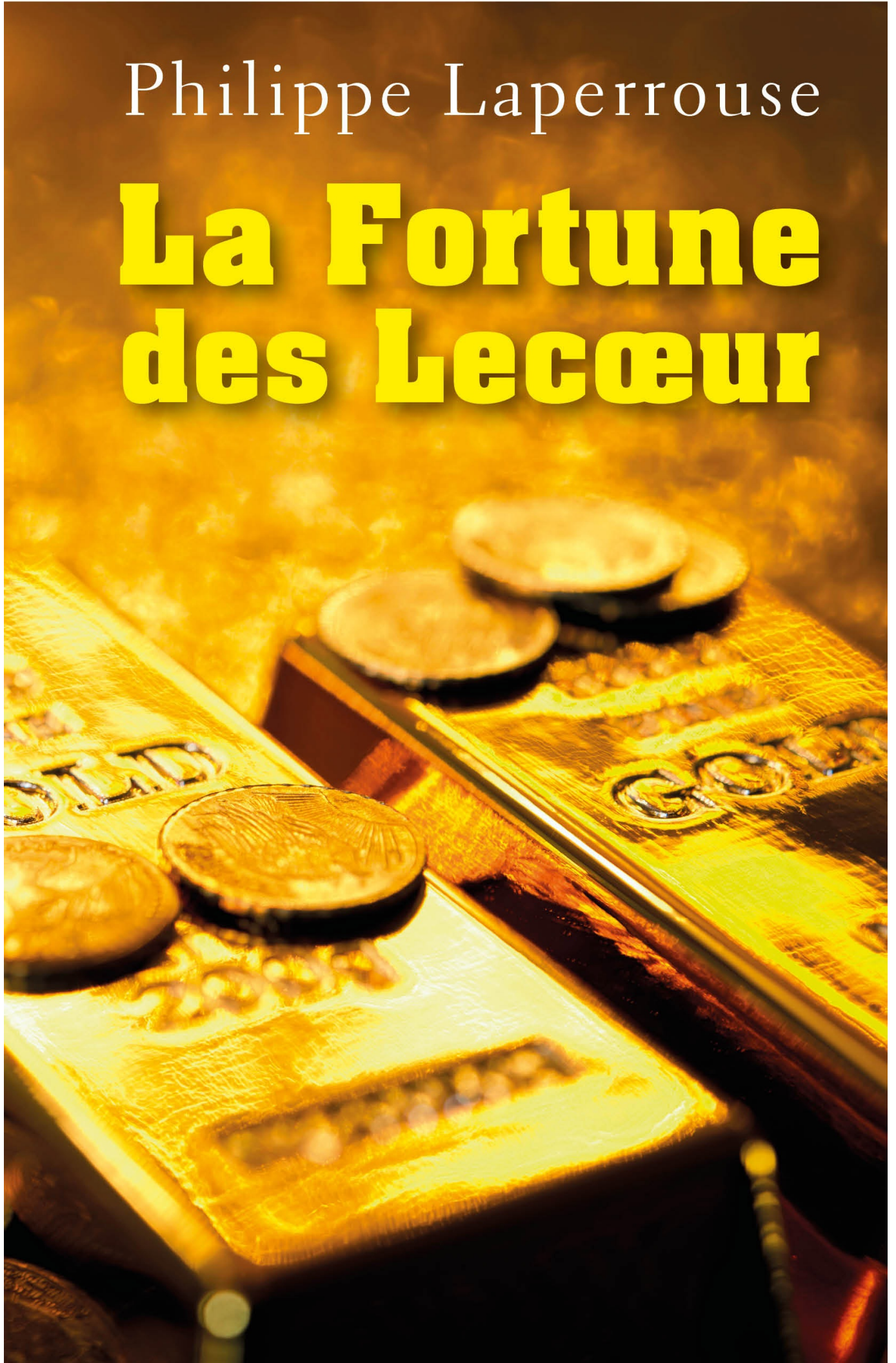


Philippe Laperrouse

La Fortune des Lecœur



Philippe Laperrouse

La Fortune des Lecœur

© Philippe Laperrouse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7435-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1.

Ma famille était ultra-riche. Pas riche, mais ultra-riche. Il y a une différence sur laquelle je reviendrai.

Nous vivions à Borga, capitale de la Borgalie, et plus précisément dans le luxe de l'hôtel particulier légué par nos ancêtres : les Lecœur. Vingt-six chambres sur cinq étages, toutes équipées de salles de bains. Mon père avait construit plein de trucs qui ne servaient à rien ni à personne ou presque : jacuzzi, hammam, espace de massage... Ma mère en était la seule utilisatrice, une fois ou deux par semaine. Les équipements de sport restaient inoccupés la plupart du temps.

Souvent, dans les couloirs, je croisais des gens silencieux, à l'attitude guindée, dont les pieds glissaient furtivement sur la moquette. Il se trouvait toujours quelqu'un pour me rappeler qu'il s'agissait de membres du personnel et que mes marques d'étonnement n'étaient pas de bon aloi. Un jour, je fis un caprice pour dénombrer les pièces moi-même. J'avais sept ans, je crois, et j'ai accompli le tour du propriétaire avec Marie-Amélie, la gouvernante. À la vingt-cinquième porte, j'ai hurlé et tapé du pied pour recommencer le comptage parce que je pensais m'être trompé. Je fus privé de dessert.

Je suis Oreste Lecœur, 41 ans. Je suis né le 26 décembre 1979. Le fait qu'Oreste Lecœur ait trouvé place parmi les huit milliards d'êtres humains, ce fut en soi un évènement tant mes parents étaient occupés par leurs affaires et leurs commerces. On parla d'un regrettable accident de parcours.

Avec un nom comme le mien, j'aurais pu penser dès l'âge de l'école primaire que la suite allait être intense et tumultueuse. Ce ne fut pas le cas. Comment raconter une existence dans laquelle il ne s'est rien passé pendant les vingt-deux premières années ? Je n'ai connu ni enfance ni adolescence, ni rien qui y ressemble. Mes parents et surtout les domestiques se démenaient pour qu'il ne m'arrive aucun désagrément, mais aussi aucun plaisir. Je peux affirmer que j'ai vécu pendant cette période une vie dont la vacuité était solidement organisée.

Mon éducation de jeune homme fut consacrée à l'étude – les bons jours –, et surtout par la croyance que le seul nom de Lecœur me mettait à l'abri de tout évènement fâcheux et de tout travail fastidieux. Mon entourage me prépara activement à l'ignorance de toute contrainte matérielle. Je n'avais aucune idée de

ce que signifiait l'expression *faire un effort*, tant le quotidien dans le palais de ma famille était doux et facile pour les enfants. Entre tapis d'Orient, rideaux en tulle de Valenciennes brodés de rose, meubles en bois massif d'inspiration ancienne, canapés ou fauteuils dessinés par des spécialistes de la haute couture, je me pavanais dans une paresse nonchalante et la méconnaissance complète des conditions d'existence du peuple borgalien. Cette ambiance me convenait parfaitement : je cultivais avec sérénité et inconscience mon indolence naturelle. Puisque personne ne m'avait proposé un objectif à atteindre, je ne voyais pas la nécessité de m'en imposer un. Si l'éducation consiste à conduire le jeune garçon à s'interroger sur le monde et lui-même, on peut dire que j'étais victime d'une sorte de non-éducation.

Je ne posais aucune question qui aurait pu troubler la quiétude de la maisonnée pour la bonne raison que je quittais rarement ma chambre. Mon horizon géographique était borné par les immeubles haut de gamme que j'apercevais entre les rideaux, entourés de jardins luxuriants qui bordaient l'avenue où nous habitions. En dehors des murs familiaux, j'imaginais bien qu'il existait des hommes et des femmes, peut-être des enfants, mais je n'éprouvais aucune curiosité d'en savoir davantage à leur propos.

Jusqu'à l'âge de 11 ans, la construction de mes connaissances fut l'œuvre du très catholique abbé Sicard qui venait trois heures par jour pour m'enseigner avec une compétence approximative toutes sortes de choses, surtout celles qui l'intéressaient. Le prêtre avait une obsession : les cartes géographiques. Lorsque nous nous penchions sur l'une d'elles, je vivais un rare moment d'excitation. J'étais fasciné par le fait qu'il existe loin, très loin, des endroits avec des routes, des forêts, des rivières. Bref... le monde.

Mon père et ma mère avaient jugé le père Sicard suffisamment savant pour me communiquer l'essentiel de ce qu'il fallait connaître, à part un détail qui leur faisait peur : le peuple.

Pourtant, il advint un moment où la culture de l'abbé Sicard rencontra ses limites. Lui-même avait épuisé sa collection de cartes géographiques. La question de m'envoyer au collège se posa. Ma famille n'imaginait pas que je puisse côtoyer des enfants de travailleurs, accusés *a priori* de toutes sortes de vilenies. Le choix de mes parents se porta sur l'établissement Sainte-Marie. Le principal de la structure, l'abbé Adrien Pallard, fut convoqué par mon père et reçut ses instructions. Le prêtre fut prié de m'éviter la fréquentation de

chenapans que je pourrais rencontrer dans son école, la plus huppée du pays. Adrien – c’est ainsi que nous le nommions – s’acquitta parfaitement de sa mission, en me collant aux basques deux de ses sbires à chaque récréation de manière à ce que je m’amuse sagement, c’est-à-dire dans l’ennui le plus pénible. Je ne me liais avec personne. Les autres enfants me méprisaient et je leur rendais bien. Mon absence de considération pour autrui confinait à l’autisme.

Une telle éducation, dépourvue de tout effort de socialisation, ne me préparait pas à grand-chose, ce qui n’avait aucune importance, puisque la fortune familiale me permettrait de vivre jusqu’au bout de mes jours dans le plus grand dénuement de relations affectives.

Pourtant, mon père craignait probablement une certaine addiction de son fils à la magnificence et à son corollaire, l’oisiveté. Lorsque j’obtins mon diplôme de fin d’études secondaires, il prit sa grosse voix pour me faire savoir qu’il était temps de comprendre que *tout ça ne tombait pas du ciel*. Comme ce fut l’une des rares fois où il s’intéressa à moi, le discours me parut bizarre, je lui prêtais donc l’oreille. Pour lui, le mieux était que j’entre à l’École des dirigeants et cadres supérieurs – l’EDCS –, alors que je me serais contenté d’une modeste licence en droit, puisque j’avais remarqué que les juristes se satisfaisaient de connaître et répéter ce qui existait dans des livres bien écrits : les codes.

Pour la première fois, l’occasion m’était offerte d’observer les autres de très près.

Les frais d’inscription à l’EDCS étaient calculés de manière à rassurer les familles les plus fortunées : leurs rejetons se retrouvaient entre camarades bien élevés, c’est-à-dire ignorants des affres de la vie en société. Mes enseignants m’attribuèrent un coefficient de sympathie proportionnel aux contributions financières de mon père à la caisse de l’école. Certes, ils furent troublés par mes lacunes en culture générale, mais ils s’empressèrent de louer ma spontanéité et ma pensée originale qui leur semblaient annonciatrices d’un avenir prestigieux.

Un élément me distingua très précocement de mes camarades de promotion : l’argent. Ils étaient tous bien nantis, mais dans la hiérarchie des grandes fortunes, ma famille surclassait toutes les autres, ce qui me valait d’être regardé comme un astre stratosphérique. Le problème, c’est que je n’avais jamais eu le plus petit contact avec une réalité budgétaire puisque tout m’était acquis sans la moindre peine et sans que j’aie à me préoccuper du coût monétaire qu’entraînaient mes

caprices de gamin.

Mes congénères passaient leur temps à comparer le niveau des fortunes de leurs papa et maman avec un sérieux confondant. Je fus subjugué par l'intensité de leurs efforts dans l'étude des meilleures manières de faire fructifier leur patrimoine familial. Certains trouvèrent que mes sourires condescendants étaient déplacés.

En affichant une certaine indifférence à l'énormité du pouvoir d'achat de leurs géniteurs, je fus considéré par la plupart de mes collègues comme un original à la limite de la dangerosité. Je ne méprisais pas la prospérité et le confort qu'elle m'apportait, mais je véhiculais l'idée que la fortune des Lecœur se renouvelait d'elle-même sans que mon père ne se donne d'autre peine que de paraître. Pour moi, avoir plus d'argent que ma famille en possédait était une question sans objet. Je devins donc de plus en plus infréquentable. Ne pas vouloir toujours plus était un motif d'exclusion des petits cercles qui se formaient et qui plus tard se transformeraient en réseaux de relations entre riches. Ma décontraction ne suscita qu'un écho favorable : la rencontre de Jean Lelatre, avec lequel je sympathisai.

Jean était le seul avec lequel je pouvais ne pas parler de fric ou de géopolitique sans passer pour un rustre. Sa famille, d'un milieu modeste, s'était lourdement endettée pour l'autoriser à suivre les mêmes études que moi. Pour les autres élèves, il était une sorte d'erreur de casting plus ou moins inévitable... ou mieux : un alibi qui permettait de sauvegarder l'image sociale de l'école. Lui s'intéressait essentiellement au foot ; il était drôle et d'un chauvinisme décomplexé quand son équipe entrait en jeu.

En fin de scolarité, il était d'usage de présenter les résultats d'un mini-projet que les étudiants avaient construit et géré durant les deux années précédentes. Les dossiers rédigés par nos camarades de promotion décrivaient tous des affaires florissantes et révélaient de futurs grands managers. La nôtre fut la seule qui se solda par un fiasco retentissant, ce qui ne fut pas un motif suffisant pour déstabiliser Jean. Devant le jury final, au lieu de nous pavaner en mettant en exergue la profusion des profits réalisés par notre microentreprise, Jean se lança dans une analyse approfondie des raisons de nos échecs avec une conviction tonitruante.

Devant l'originalité de la démarche, les membres du jury s'inclinèrent. Le

président, un peu ébahi par l'aplomb de Jean Lelatre et très motivé par ma seule présence, convint que c'était en se trompant qu'on apprenait le mieux.

À la sortie de l'école, mon père me fit entrer sans difficulté chez Bonnichet, un promoteur immobilier de ses amis.

En résumé, jusqu'à l'instant où je pénétrai dans un bureau luxueux dans lequel je n'avais rien à faire, j'avais suivi un cursus sans intérêt.

Le premier évènement de ma vie digne d'être rapporté se produisit le 10 février 2001, vers 1 heure du matin. J'avais vingt et un ans. À cette heure-là, les autres éléments de la famille avaient leurs habitudes. Ma sœur Alicia sortait du lit du chef de garage en croyant que personne n'était au courant de ses frasques. Ma mère jetait ses derniers jetons sur le tapis de son casino préféré.

C'est ce moment que Roger, notre majordome, choisit pour me tirer de mes couvertures et m'annoncer la mort de mon père dans un accident d'avion. Il neigeait depuis la veille. L'appareil s'était écrasé cinq minutes après son décollage de Moscou. Comme d'habitude, les Russes expliquaient déjà dans les médias que ce n'était pas leur faute et qu'il fallait plutôt regarder du côté des Chinois ou des Américains, voire des Iraniens.

À vrai dire, la nouvelle ne me bouleversa pas. Pour être clair : j'éprouvai de la peine à avoir de la peine. Mon père était un homme d'affaires pressé qui sillonnait la planète sept jours sur sept. La dernière fois que je l'avais vu, c'était deux mois auparavant, le 26 décembre. Il avait honoré de sa présence le déjeuner de famille organisé par ma mère. Enfin... je devrais dire qu'il s'était assis à table le temps du dessert, car sa conférence audiovisuelle avec le palais de Buckingham s'était un peu éternisée. Personne ne s'étonnait que nous marquions la fête religieuse vingt-quatre heures après le restant de la planète, puisque la veille, mon père avait eu un rendez-vous incontournable à l'autre bout de la terre. En Indonésie, je crois. Accessoirement, il fallut lui rappeler discrètement que la date de ce jour était aussi celle de mon anniversaire, et de ma majorité.

Je ne voyais pas beaucoup plus Yolande, ma mère, qui promenait ses tenues luxueuses de bals en parties de pince-fesses, en passant par les allées du Casino où elle était particulièrement populaire en raison de la fortune qu'elle laissait sur le tapis vert. Ses journées commençaient vers 15 heures. Après sa collation, elle recevait un tas de rendez-vous dont l'objectif commun était de s'occuper de sa personne. Avant d'entrer en action, coiffeurs, masseuses, podologues,

maquilleuses faisaient antichambre dès la fin de ce que les gens normaux appellent « la matinée ».

2.

J'ai omis un petit détail dont l'importance allait se révéler dans les prochains mois. Depuis plus de trois siècles, notre pays vivait en république. La royauté avait été abolie par des gaillards issus du peuple qui s'étaient montrés fortement contrariés par l'énormité des privilèges de la cour de l'époque. Mon père, Jean-Alexandre Lecœur, était le descendant le plus direct du dernier roi Ferdinand IV. Avec l'assentiment de tout ce qui restait de la noblesse, il était l'héritier d'un trône royal qui n'existait plus. Cette particularité ne lui conférait rien d'autre qu'une considération appuyée et obséquieuse dès qu'il arrivait dans une réunion, une salle de spectacle ou un restaurant.

On l'aura compris, je trouvais dramatique la mort d'un homme fauché en plein vol, mais le fait que cet homme fut mon père ne me remuait pas beaucoup. Je ne le rencontrais qu'une ou deux fois par trimestre dans des occasions officielles, le plus souvent au milieu de gens décorés et importants. Nos rares conversations se limitaient à quelques ordres donnés sur un ton sans réplique.

Il fallut pourtant subir les formalités de la cérémonie d'enterrement. Au palais, le deuil fut décrété pour un mois durant lequel j'eus faim : les cuisines avaient reçu l'instruction de rester dans la frugalité. Le jour des funérailles fut l'un des plus longs que j'ai connus, après celui du mariage de l'oncle Édouard, c'est dire ! Je fus habillé de la tête au pied d'un vêtement d'apparat en velours brodé. Marie-Amélie, déjà en noir, m'expliqua les règles de notre milieu pendant les périodes de souffrance, et en particulier les mines qu'il convenait d'arborer. Toute manifestation de jovialité était bannie. Le ban et l'arrière-ban des familles nobles du pays furent convoqués à l'église.

La cérémonie orchestrée par l'abbé Sicard s'éternisa pendant deux heures trente. L'ecclésiastique vivait son jour de gloire et ne se priva pas d'en profiter. Les condoléances et les remerciements durèrent presque autant. De multiples mains inconnues se tendirent vers moi ; notre spécialiste en mondanités me murmura le nom de leurs propriétaires à l'oreille. L'œil mouillé, je me courbai, parfois très bas, pour faire la bise à de vieilles dames noyées dans des nuages de parfums qui m'étouffaient.

Ensuite, il fallut entrer dans les problèmes « sérieux » : les questions d'héritage et d'argent, au sujet desquelles j'étais complètement incompetent.

Avant ce navrant évènement, les choses étaient simples. Parfois, Marie-Amélie me fourrait quelques gros billets dans les poches, je ne savais rien d'autre.

À la mort de mon père, j'appris que ma fortune personnelle était déjà colossale. Ma mère, devant mon ignorance crasse, m'informa par l'intermédiaire de la gouvernante qu'il n'y avait pas à s'inquiéter puisque M^e Igouin s'occupait de tout. Depuis que je suis un peu plus averti des vicissitudes de la vie, je soupçonne Anthelme Igouin de se préoccuper surtout de ses honoraires.

Quelques semaines après les funérailles, ma mère, ma sœur et moi, nous nous retrouvâmes sagement assis dans l'étude du notaire familial, devant le maître des lieux en personne. Le visage du tabellion était plongé dans un épais dossier. Il ne parlait pas, il babillait tout en agitant ses mains décharnées dans tous les sens. Il se faisait un devoir de porter encore le monocle qu'il remettait en place toutes les fois que l'objet fichait le camp de son orbite. Pour l'occasion, il avait accroché à son revers de veste toutes les décorations qu'il avait obtenues et même celles qui lui avaient échappé. Il bavait en lisant le testament de mon père ; je ne comprenais rien à son bafouillage. Un adjoint, Hippolyte Khali, respectueusement assis, derrière lui nous traduisait ses paroles.

Ma mère héritait d'une dotation confortable. Ma sœur et moi, nous nous partagions le reste des valeurs mobilières ou immobilières. Je le saurais plus tard, pour chacun de nous deux, il y en avait pour 750 millions d'euros – notre république avait adopté cette monnaie deux ans auparavant. À cette occasion, j'assimilai un théorème arithmétique curieux : la moitié d'une fortune est encore une fortune.

À la fin de la lecture de tous les articles, M^e Igouin était en nage, mais ravi. Il avait tenu le rôle de sa vie. Il en dégoulinait de joie. Il ajouta qu'il restait à notre disposition pour gérer l'immensité de nos avoirs, ce qui était une clause de style puisqu'il y avait longtemps qu'il faisait ce qu'il voulait avec notre argent.

C'est à ce moment que son adjoint se pencha vers lui pour lui glisser quelques mots. Le notaire, frémissant d'aise, se tourna vers moi :

— Ah, Oreste ! J'allais oublier un petit détail : après le décès de votre père, la coutume indique que vous êtes désormais premier dans l'ordre d'accès au trône royal de notre pays.

* * *

Chez Évariste Bonnichet, je fis la démonstration de mon incompetence dans l'immobilier, mais l'homme ne s'en inquiéta pas. Son sourire mielleux découvrait des dents jaunâtres chaque fois qu'il me parlait. Dans ces moments-là, j'avais l'impression de voir des billets de banque défiler dans l'expression de ses yeux ronds. Il portait une drôle de redingote qui le boudinait. Chacun avait un respect quasi mystique pour ses cheveux blancs et son habileté en affaires. Il tenait entre ses mains la plus grande partie des opérations immobilières dans la capitale.

Son unique demande était que je me montre dans les salons et les rencontres professionnelles auxquels il participait : le seul nom de Lecœur rassurait les investisseurs. Pendant cinq ans consacrés à multiplier les apparitions de ma personne, je me prélassai dans un emploi lucratif de marionnette. Durant cette période, l'étude de M^e Igouin m'envoyait chaque mois l'état récapitulatif de ma fortune. Chaque fois, je jetais un regard halluciné sur le total qui grimpait régulièrement sans que je me donne d'autres peines que me lever le matin et me coucher le soir. Il y a des situations où il suffit d'être pour avoir.

Un peu lassé de ce destin, je quittai l'immobilier. M. Bonnichet pleura. Longuement. Il menaça de multiplier par deux mes émoluments sans se rendre compte qu'une telle mesure accroîtrait le vague à l'âme causé par mon enrichissement excessif. Pour le calmer, je lui amenai un camarade issu de la même promotion que moi et qui avait l'avantage de porter un nom bien connu dans le monde politique. Évariste faillit s'évanouir de joie en recrutant ce jeune homme plein d'avenir qui présentait l'heureuse particularité d'être le fils du ministre des Finances. Pour me complimenter, il me gratifia d'une prime supplémentaire dont le montant aurait rendu malade n'importe lequel de ses salariés. Je venais d'ouvrir une voie d'insertion professionnelle pour tous les étudiants riches qui sortiraient de l'EDCS, à condition qu'ils soient dotés d'un patronyme prestigieux.

Quant à moi, je m'offris une nouvelle période d'oisiveté que je qualifierais d'honnête puisque cette fois, je ne cachai pas mon désœuvrement derrière un job fictif. De plus, il n'était pas question de parler de chômage puisque je ne recherchais surtout pas d'emploi.

J'avais envie de retourner à mes anciennes occupations qui consistaient surtout à explorer l'inactivité au même titre que n'importe quel autre mode de vie. Certes, il y avait à l'origine de cette décision mon goût immodéré pour la paresse et la contemplation, mais j'étais troublé par le montant de mes actifs financiers. J'avais besoin de réfléchir au sens de mon existence ultra fortunée.

Quand M^e Igouin m'avait énoncé l'énormité de mes avoirs, j'en étais resté coi pendant de longues minutes. Mon idée principale était qu'il était absolument impossible qu'un homme dispose d'autant de richesses. Dans l'étude du notaire, j'avais eu du mal à formaliser une représentation mentale du montant de mes actifs. Il y avait de quoi permettre à ma sœur et moi-même de vivre trente fois dans le luxe. Je commençais à comprendre que l'argent est le seul bien qui a la redoutable faculté de pouvoir s'accumuler jusqu'à devenir transparent, puisqu'au-delà d'un certain niveau, on ne peut visualiser son étendue. Je me mis donc à penser au fric, non pas parce que sa conquête m'obsédait, mais pour la raison que j'en possédais des wagons sans avoir rien fait pour en acquérir. Je n'étais pas en train de m'auto-culpabiliser. En réalité, je n'en finissais pas de m'étonner.

3.

Après un passage dans l'immobilier qui n'impressionna pas vraiment les spécialistes, des regards suspicieux se tournèrent vers moi : j'étais le fils du grand Jean-Alexandre Lecœur. Qu'allais-je faire ? Avec un nom comme le nôtre, je ne pouvais pas ne pas reprendre le flambeau familial. Me complaire dans la fainéantise paraissait hors de propos pour mes contemporains. Pour eux, ma contemplation stupide de la vie ressemblait à une profonde réflexion stratégique qui annonçait des opérations de grande envergure. J'allais sûrement sortir du néant et épater les financiers.

Nous sommes dans un monde où le mythe de l'action domine. Celui qui n'agit pas n'est rien. À cette époque, j'avais déjà l'envie de prendre le contre-pied des préjugés si répandus dans le milieu conservateur qui m'entourait. Bref, je voulais éprouver la sensation de l'inertie et de l'opulence. Étais-je né pour ne rien faire d'autre que me déplacer, affublé d'un nom prestigieux ? A-t-on le droit d'être riche sans avoir travaillé ? Jusqu'à quel point peut-on être inutile ? Après tout, j'avais été élevé dans cette perspective.

Au début, je déambulais en évitant toute activité constructive. Je n'ai jamais eu le moindre don artistique, contrairement à ma sœur, Alicia, qui comblait ses journées en s'occupant de la galerie de tableaux donnés par notre mère – qui s'en était lassée –, et ses nuits dans les lits de ses amants. Mon inertie me plongeait dans un état que j'avais du mal à qualifier : c'était à la fois agréable et ennuyeux.

J'avais tout. Je possédais tout. Y compris un nom qui m'ouvrait toutes les portes. Lorsque j'arrivais quelque part, j'entendais toujours quelqu'un susurrer la même phrase :

— C'est le fils de... ?

Oui, j'étais son fils.

J'allais de cocktails en soirées plus ou moins fines pendant lesquelles je buvais. Beaucoup. Mais, l'absorption de liquides, alcooliques ou non, par un corps humain, est une activité qui rencontre forcément des limites physiques. Bien sûr, je croisais des femmes. Des jolies, de préférence. Chaque fois, ça m'occupait le temps que dure un flirt. Presque rien. Mes conquêtes ne

s'attendaient à rien d'autre que des somptueux présents que je m'empressais de leur offrir.

Quand quelqu'un avait l'intention de me faire un cadeau, j'étais muet. Lorsqu'on me demandait ce qui m'aurait fait plaisir, j'étais sec. Qu'est-ce que le plaisir ? Encore une question philosophique que personne ne se pose. C'est d'ailleurs terrible de ne pas savoir ce qu'on voudrait acquérir. Pour remédier à la misère de mes envies, je m'étais offert un manuscrit d'un poème de Baudelaire ; cela me permettrait d'avoir l'air cultivé, mais quoi de plus ?

J'arpentais les rues sans but. Le plus difficile à supporter, c'était que personne ne me prêtait attention. Chez un commerçant, je prenais la suite de la file devant le comptoir. Le vendeur me traitait courtoisement, comme n'importe quel quidam, alors que j'aurais pu acheter sa boutique d'un simple coup de téléphone. On a beau être doté d'une grande modestie, il arrive toujours un moment où l'on veut être considéré pour ce qu'on est.

Quand j'étais seul dans mon lit, j'observais les arbres du domaine familial par la fenêtre de ma chambre. Cette façon qu'avaient les chênes et les hêtres de se dépouiller en hiver, pour se revêtir au printemps, me semblait être le comble de l'ironie naturelle, une sorte de pied de nez à la température. Pendant ces longues réflexions, j'entendais Monette aller et venir dans les couloirs. Elle avait succédé à Marie-Amélie, inconsolable de la mort de mon père. Je l'avais nommée gouvernante pour lui assurer un salaire intéressant. Mal rétribuer une personne qui me servait me paraissait ignoble. La pauvreté est un spectacle pénible pour les très riches. Lorsqu'ils l'installent chez eux, ça devient une faute de goût.

Bref... Monette était l'une des employées de maison les plus chèrement payée de la capitale. Bien entendu, elle sortait des meilleures écoles hôtelières du monde occidental. Sa présentation était impeccable, comme son service. Petit inconvénient à mes yeux : sa mine était austère, son regard impersonnel et son tempérament hostile à toute forme d'humour.

Comme convenu, je ne m'occupais pas de ma fortune. Je vérifiais cet axiome tous les jours : l'ultra-richesse est un système qui se gère tout seul. Il existe une sorte de mécanisme invisible tel que les sorties d'argent sont automatiquement remplacées par des entrées en plus grande quantité. Au-dessus d'un certain niveau de patrimoine, vous êtes victime du syndrome de la boule de neige financière. M^e Igouin était le technicien chargé de faire marcher la machine à

cash qui fonctionnait sans souci.

Je ne m'occupais de rien, dis-je, sauf de m'acheter des automobiles. Au plus fort de mon parc, je crois que j'étais propriétaire de douze véhicules. Pour les maintenir en état, j'avais dû embaucher un voiturier, un solide chauffeur d'origine étrangère avec l'accent de son pays. Son nom m'avait séduit d'emblée : il s'appelait Philibert Pétard. Il consacrait trois heures par jour à bichonner mes dernières acquisitions. Il se déchaînait sur leurs carrosseries en utilisant toutes sortes de produits censés rendre étincelants les capots de mes principales compagnes de rêveries qui ne servaient à rien. Souvent leur entretien nécessitait de les faire rouler. Nous nous embarquions alors pour une virée. Comme je n'avais pas d'activité, je ne fixais aucun but à ces promenades. Nos déplacements consistaient alors en une large boucle d'une heure environ.

Ma voiture préférée était la Bentley Mulsanne, avec laquelle Philibert et moi nous offrions des randonnées le long de la mer. La Borgalie bénéficiait d'un petit accès à l'océan, et de quelques plages fréquentées par la haute société de la capitale. Pétard connaissait parfaitement toute la côte et me menait dans les meilleurs restos et hôtels. Parfois, je m'ennuyais. J'étais obligé de le solliciter : « Pétard, fais-moi rire ! » J'adorais dire cette phrase. Et Philibert s'exécutait sans peine en me réjouissant d'une des savoureuses galéjades qu'il tenait de son grand-père.

* * *

À mon trentième anniversaire – le 26 décembre 2009 précisément –, je décidai que j'avais fait le tour de mon insatiable paresse. Je pris acte des limites de mon inaction. Cette vérité s'imposa à moi : ne rien faire est un luxe financier, mais une impasse sur le plan intellectuel.

Il y avait là une leçon sociétale dont je devais faire mon profit. Même sans conduite pathologique, l'homme privé d'emploi depuis des mois ou des années connaît un vrai calvaire budgétaire et subit une forme d'abêtissement. Le manque de ressources monétaires n'est pas la seule épreuve à vivre. La déconsidération pour sa propre personne provoque des dégâts conséquents dans l'esprit et le comportement de l'intéressé. Je découvrais ces vérités un peu tard, me dira-t-on, mais pour les enfants de riches, il n'y a pas beaucoup de

formations à la pauvreté.

Il fallait que je travaille de nouveau. J'employais le mot *travail* avec circonspection, sachant très bien qu'il s'était toujours très mal appliqué à ma famille. J'avais de la peine à m'imaginer dans une activité aride, astreignante, fatigante, chichement payée.

Néanmoins, le choix de m'investir dans la vie professionnelle s'imposa à moi par *dignité*. Le mot me plut. J'informai mon chauffeur de ma résolution :

— Philibert, quel que soit son niveau de richesse, l'homme a une irrépressible envie de construire quelque chose. Lorsque ce *quelque chose* est rémunéré, ça s'appelle *travailler*. Dans le cas contraire, c'est écrire, versifier, peindre, sculpter. Ne rien faire est un luxe inaccessible, même aux plus grandes fortunes.

Mais lorsque Philibert Pétard proposa de me conduire au bureau de chômage le plus proche, je refusai.

Dans la conception de la vie active qui était celle de Philibert et de beaucoup d'autres, vouloir travailler nécessitait que l'intéressé se démène pour trouver un emploi. Dans ma situation, il n'était pas utile de sortir la Bentley pour me livrer à des recherches frénétiques. Un autre théorème voyait le jour dans mon esprit : lorsqu'on est ultrariche et qu'on a un besoin matériel, il n'est pas envisageable de se lancer dans de longues et fastidieuses démarches. Tout vous est dû et donc apporté à domicile.

Les premiers et derniers auxquels je fis part de ma décision de « faire quelque chose » furent les frères Dugoujon qui gouvernaient la banque d'affaires du même nom. De joie, ils faillirent avaler leurs nœuds papillon. Il allait de soi qu'un Lecœur avait sa place dans leur entreprise. Ils évitèrent soigneusement de parler d'emploi salarié, ce qu'ils auraient trouvé de la plus haute vulgarité. Je fus nommé « conseiller spécial » auprès de la direction. J'héritai d'un bureau tapissé de chefs-d'œuvre de l'art persan, meublé comme un palais présidentiel. L'idée principale de ma mission était d'activer les relations de mon père pour attirer des capitaux de tous horizons. De nouveau, on me fit remarquer qu'en énonçant mon nom, je susciterais la confiance. Puisqu'un Lecœur travaillait pour les Dugoujon, personne ne douterait de la qualité et de la fiabilité de leurs services. Ma fiche de poste s'était peu étoffée par rapport à mon expérience précédente : il suffisait souvent que je signe certains courriers et que ma photo paraisse sur des documents d'entreprise pour que mes employeurs soient satisfaits de mes

prestations.

Je regrettais de ne pas avoir pensé à changer de nom, ce qui m'aurait permis de travailler *vraiment*.

Ma paie était très confortable. Enfin... je le suppose, parce que je ne me souciai jamais de son montant. Nous n'en parlions pas avec les Dugoujon, ça faisait partie des sujets inconvenants. Évidemment, la question de mes horaires de travail ne se posait pas non plus. Au niveau où me portait ma fortune, mes patrons trouvaient malséant de jeter un œil sur l'intensité et les résultats de mon labeur. Ils avaient d'ailleurs bien tort, car ils étaient excellents. Mon bureau côtoyait celui d'un ancien prétendant à la présidence de la République, dont les électeurs avaient eu l'outrecuidance de mépriser la candidature. Les Dugoujon exploitaient aussi son nom. Lorsque je croisais mon voisin, nous faisions semblant, l'un et l'autre, de gérer des affaires particulièrement délicates.

La Bentley servait enfin à quelque chose : me mener à la banque tous les matins ou presque à une heure totalement imprévisible. J'avais acheté une casquette de chauffeur à Pétard qui faisait son important chaque fois qu'il m'ouvrait la portière devant l'immeuble des Dugoujon.

4.

Le 13 décembre 2010, j'aggravai mon cas.

Des chercheurs ont produit de multiples études qui le prouvent : miser aux jeux de hasard est une habitude de pauvres, c'est-à-dire de gens qui ont encore quelque chose à espérer.

Avais-je besoin de participer au Loto sur Internet ? C'était une espèce de vieille manie d'adolescent dont je n'avais jamais pu me défaire. Hervé, un de mes rares amis, avait la même. On pariait à deux toutes les semaines. Sauf celle dont je parle : il était en séminaire en Afrique et avait oublié notre arrangement hebdomadaire. J'ai donc joué tout seul à Loto Millions. Et le pire est arrivé : je décrochai le gros lot. Le sort s'acharnait sur moi.

Dans les bureaux de la Société nationale des jeux, je fus accueilli par une jeune femme à l'allure impeccable. On aurait dit une hôtesse de compagnie aérienne, niveau haut de gamme. Quand je déclarai mon nom et la raison de ma venue, je vis une petite lueur éclaircir son beau regard sombre, mais elle produisit un violent effort sur elle-même pour rester calme. Visiblement, elle avait pour instruction de ne pas s'exclamer bruyamment. C'est donc dans cet état d'esprit qu'elle me conduisit dans le bureau d'un patron après s'être assurée de sa disponibilité.

— Mes compliments, M. Lecœur, vous voilà plus riche !

Quand il se déplia, l'homme me domina largement. À première vue, il plafonnait aux alentours d'un mètre quatre-vingt-quinze. Sa physionomie respirait la tristesse. Cheveux gris et ras, lèvres fines, lunettes de guingois qui ne restaient pas en place sur son nez aquilin, costume strict et sombre : tout révélait son manque de fantaisie. On avait l'impression qu'il souffrait de sa haute taille : il économisait ses gestes pour être sûr de ne rien renverser avec ses longs bras. Lorsqu'il me remit le chèque de 190 millions d'euros, je ne me rendis pas compte tout de suite de la valeur de ce petit bout de papier qu'il me tendait de ses grands doigts.

« Vous voilà riche » ? Non ! M. Poulard – son nom était inscrit sur son badge – n'avait pas compris ma situation. J'étais entré dans le club des très

riches depuis longtemps, et je venais seulement d'y accomplir un progrès supplémentaire. D'après un calcul mental rapide, le montant de mes avoirs devait frôler le milliard d'euros en intégrant les plus-values de mon parc immobilier. Mes gains nouveaux ne rendraient pas ma fortune plus modeste. En réalité, j'aggravais ma situation d'ultra-fortuné !

— Je suppose que vous souhaitez un minimum de discrétion, M. Lecœur ?

J'approuvai sans trop savoir ce que je disais.

— Nous avons préparé une petite réception officielle à votre intention, mais ne vous inquiétez pas : sur les photos, votre visage sera flouté.

Gaël Poulard – désolé, d'après son badge, il s'appelait Gaël – prit ensuite un air compassé pour me débiter le discours qu'il tenait à tous ceux qui empochaient de grosses sommes :

— Je me dois de vous prévenir, M. Lecœur : vous allez changer de vie. Posséder une fortune peut déstabiliser le plus solide d'entre nous. Nous ne comptons plus nos anciens gagnants qui sont passés par des maisons de repos ou n'en sont pas sortis.

En moi-même, je traduisis : pour M. Poulard, j'avais une chance non nulle de devenir fou. Je m'abstins de lui faire remarquer que, selon ses critères, j'étais peut-être déjà dérangé sur le plan mental.

La réception comprenait un discours bien rodé du directeur général. Il avait l'air content que la somme ne tombe pas dans la poche d'un déshérité. Vu mon profil, mon acte de naissance et mon niveau de vie, j'avais une tête à savoir dépenser correctement l'argent qu'on me donnait. Autour de lui, le photographe de la maison et une quinzaine de personnes grenouillaient. Leur fonction principale me paraissait être de boire un coup avec les gagnants. Certains se déchaînaient sur le buffet qui m'était réservé.

Je remerciai comme je pouvais, c'est-à-dire en formulant les phrases les plus plates possible. À cette occasion, je pris une leçon d'homme très riche : je n'avais aucune idée de la tête qu'il convenait de faire lorsqu'on se trouve avec 190 millions d'euros entre les mains. J'éliminai les pleurs de joie, je n'ai jamais su pleurer. Sourire sobrement, sans pour autant sauter au plafond, me sembla correct. Bafouiller légèrement mais pas trop me parut aussi nécessaire pour marquer une esquisse d'émotion.

L'assistance sembla satisfaite de ma prestation. La preuve : chacun me tapota longuement dans le dos, jusqu'au moment où, frappant un peu plus fortement, ils me reconduisirent vers la porte.

Il restait maintenant à affronter Dupuy, qui s'occupait de mes comptes bancaires.

* * *

Il s'appelait Fernand Dupuy. Enfin... pourquoi employer l'imparfait ? J'espère pour lui qu'il vit toujours et qu'il a encore le même nom.

Avec les chargés de clientèle d'une banque, la relation humaine est simple. Si vous avez de l'argent, vous avez droit à un sourire, voire à un café. Dans le cas contraire, vous avez le droit de vous asseoir et de considérer que ce n'est déjà pas si mal que ça.

Le nom de Lecœur mit en transe la moitié des salariés de l'agence. Fernand Dupuy avait toujours été plus que charmant avec moi, mais ce jour-là, il m'organisa un accueil triomphal. En prétextant un exercice d'incendie, il avait prié les autres clients d'évacuer les lieux. Le personnel, aligné sur deux rangs, me souhaita la bienvenue avec déférence.

Je l'avais prévenu d'un dépôt important. Je présumais qu'il s'attendait à recevoir 10 ou 20 millions d'euros, somme qui suffisait à assurer n'importe lequel de ses interlocuteurs de sa très haute considération.

Lorsqu'il vit le montant du dépôt que je venais lui présenter, il déploya le maximum de ses capacités professionnelles pour rester stoïque. J'aperçus quand même un étrange mouvement de sa pomme d'Adam le long de son cou de dindon. J'étais à deux doigts du délit d'atteinte à l'intégrité mentale d'un employé de banque.

— Veuillez m'excuser une seconde !

Il se leva, s'efforça de sourire et s'enfuit avec mon chèque entre ses mains tremblantes. Le connaissant bien, je savais qu'il allait faire valider la transaction que je lui proposais par l'un de ses nombreux chefs. Il revint trois minutes plus

tard avec un visage illuminé.

— Excusez-moi, mais vous comprenez...

Fernand Dupuy était un sympathique garçon qui ne finissait jamais ses phrases, surtout lorsqu'il se sentait angoissé. Ou plus exactement, il les terminait par « vous comprenez », de sorte que son interlocuteur pouvait comprendre ce qu'il voulait. Ou ne rien comprendre du tout.

À ce moment, ses nerfs se détendirent d'autant plus qu'il avait un tas de produits financiers très intéressants à me proposer, ce qu'il ne manqua pas de faire. Je me permis de rappeler à mon vis-à-vis que vu le montant de mes comptes, j'avais quelques notions sur la manière de placer au mieux mes avoirs.

— Bien entendu, M. Lecœur, bien entendu !

— D'ailleurs, j'ai depuis longtemps l'envie de risquer un peu d'argent sur la vache. Un placement sur un petit cheptel, vous voyez ce que je veux dire...

Je ne finissais pas ma phrase non plus, ce qui l'obligea à m'assurer qu'il avait très bien saisi mon allusion. Plutôt sceptique sur sa capacité de compréhension, je jugeai bon de préciser :

— J'ai l'un de mes amis qui a financé un troupeau de bovins. Il m'affirme que ce placement est sûr et rentable. À condition de patienter un peu, évidemment.

Le sourire crispé de Fernand Dupuy signifiait qu'il approuvait pleinement l'idée d'un investissement de soutien à l'agriculture, mais aussi qu'il ne voyait dans son catalogue de produits rien qui pourrait satisfaire mon appétit pour ce type d'opération.

Je décidai de ne pas le faire souffrir plus longtemps.

— Mais j'ai besoin d'y réfléchir, M. Dupuy. Je ne manquerai pas de vous faire part du résultat de mes réflexions rapidement.

5.

La fin d'année approchait, et son cortège de manifestations folkloriques aussi. L'énormité de mon gain au loto me turlupinait. Tout se passait comme si la société m'avait refusé une nouvelle fois la malchance de perdre de l'argent. Je ne m'étais jamais donné la peine de m'enrichir un peu plus, mais avec le montant de cette satanée loterie, mon opulence devenait d'une indécence gênante. Je n'en étais pas heureux ni malheureux non plus. Un mot devrait être inventé pour décrire cet état intermédiaire. C'était comme le beau temps ou la pluie, c'était ainsi et je me sentais impuissant.

Je continuais à être grassement payé par les frères Dugoujon. Quand je les avais priés d'arrêter ce gâchis, ils avaient cru que je voulais les lâcher. Ils avaient donc augmenté mon salaire.

Je m'interrogeais sur la raison qui pousse les hommes à honorer la fin d'une année plutôt que le milieu ou le début ? Le seul motif possible, c'est qu'ils ont la fallacieuse impression de terminer une année comme on achève victorieusement un boulot difficile. Dans ce cas, le matin du 1^{er} janvier est sans doute la demi-journée la plus terrible de l'année, puisqu'en ouvrant l'œil, chacun se rend compte qu'il doit affronter les mêmes problèmes qu'auparavant. Autrement dit, les fêtards sont bien forcés de constater avec amertume que rien n'est fini. Ils n'ont plus qu'à se remettre au boulot.

Par habitude plus que par conviction, j'assistai au réveillon du 31 décembre 2010 chez ma marraine Simone. Mes parents avaient inauguré cette tradition dans les années quatre-vingt. Je me crus obligé de l'honorer une fois de plus. Pour tout dire, j'envisageais cette soirée comme une corvée, mais n'ayant jamais eu beaucoup de contacts avec les autres, j'avais horreur de froisser ceux qui me conviaient à quelque chose. À la question qu'elle m'avait posée : « Veux-tu venir avec quelqu'un ? », j'avais répondu « Non. » À cette époque, des relations féminines me poursuivaient, mais pas aussi nombreuses que le prétendait la rumeur publique. Je n'avais pas envie que la femme que j'aurais élue pour cette occasion s' imagine un avenir officiel dans ma famille.

Simone portait ses soixante-douze printemps avec bonheur et vivacité. Son niveau de revenu et sa conscience de classe lui faisaient un devoir de perpétuer la coutume des *dîners*. Elle se bagarrait pour en maintenir l'éclat par la qualité

de la gastronomie, l'élégance du service et le brio des invités. Ses réceptions, très courues, excitaient la haute société. Les principales stars de la finance, du commerce ou de l'art se bousculaient pour y participer. Son mari, Henri-Emmanuel Bragance, avait 91 ans. Autrefois, en vertu d'une homonymie douteuse, il avait prétendu prendre place dans l'ordre de succession au trône royal de Borgalie. Il n'en parlait plus depuis longtemps.

Dès les préliminaires de la soirée, ma qualité de richissime héritier produisit son effet. Je fus sollicité par toutes sortes de quémandeurs, pressés de me proposer d'entrer dans des opérations financières de première importance pour l'économie nationale. Bien coaché par M^e Igouin, qui redoutait mon inexpérience, je distribuai ici et là des sourires entendus que chacun interpréta à sa guise.

Une bonne nouvelle m'attendait au moment de l'apéritif. Entre deux smokings et trois robes du soir vaporeuses, j'aperçus la silhouette de Jean Lelatre, qui s'ennuyait consciencieusement en écoutant – ou pas – son voisin, un banquier qui se vantait d'avoir l'oreille du Premier ministre. Par un mouvement tournant de qualité, nous nous retrouvâmes au coude à coude devant un tableau, je devrais dire *une reproduction d'un Degas*. Jean m'annonça qu'il aurait préféré participer à une fête « entre mecs ». Malheureusement, sa belle-mère, propriétaire des transports Fardeau, lui avait intimé l'ordre de séduire la belle Gina qui gouvernait le conseil d'administration des Grands Magasins. Un rapprochement stratégique était en vue pour le plus grand bénéfice des actionnaires des deux parties.

Petit problème : Gina Bellini n'était pas encore arrivée.

Au dîner, je fus encadré par une vedette de la chanson des années quatre-vingt-dix et la femme d'un coureur automobile, jalouse comme une femelle de fauve. De l'entrée au dessert, elle s'occupa surtout à surveiller son époux très intéressé par deux charmantes convives à l'autre bout de la table. De loin, j'aperçus Jean Lelatre qui voisinait avec une dauphine de Miss Borgalie et une vieille sénatrice. La miss avait l'air de se demander ce qu'elle fichait là et la parlementaire se penchait outrageusement vers mon ami en espérant capter un peu plus que son attention.

Le rapprochement des transports Fardeau et des Grands Magasins attendrait.

Mentalement, j'étais toujours tourmenté par le sens de ma vie d'adulte qui

débutait par l'impossibilité de me fixer des objectifs à atteindre, puisque je possédais tout. J'avais imaginé une solution ; je résolus de mettre à profit ce dîner pour affiner ce projet qui me trottait dans la tête. Le mieux était de lancer quelques ballons d'essai. M^e Igouin en ferait une jaunisse, mais j'avais envie de tenter l'aventure : descendre dans la rue et distribuer des billets de banque à ceux qui me paraîtraient en avoir besoin. Je croyais me souvenir qu'un milliardaire américain avait réalisé cette expérience. J'aurais aimé savoir ce qu'il avait pu ressentir en faisant cadeau de monnaie sonnante et trébuchante à des inconnus qui paraissent dans la misère.

Saisi d'une intuition bizarre, je décidai de tester cette idée auprès de mes voisines. Je privilégiâi Laetitia Barizzi, la femme du champion de formule 1. Elle continuait à lorgner son conjoint qui s'empiffrait sans vergogne, entouré des deux canons de beauté qui se tordaient de rire à chacune de ses plaisanteries. L'épouse du coureur automobile m'écouta à peine – je devrais dire *pas du tout*. Elle conclut mon intervention par un « c'est intéressant » qui signifiait le contraire.

Pas découragé, je reportai mon attention sur la chanteuse des années quatre-vingt-dix que j'avais tendance à négliger. Son maquillage excessif avait du mal à masquer les affres de l'âge, mais elle avait un regard pers dont la profondeur m'avait échappé au premier abord. Elle dégageait un charme tranquille qui me rassura. Petite surprise : elle sembla prendre de l'intérêt à mon projet :

— C'est généreux de votre part, me dit-elle, mais vous courez le risque de réactions violentes.

— Vous croyez ? ajoutai-je pour lui permettre de poursuivre son intervention.

— Mais évidemment ! Vous n'avez donc pas encore remarqué que les gens n'aiment pas qu'on remette en cause l'ordre social établi ?

J'avais envie de plus :

— Même dans un but de justice ou d'équité ?

— Surtout dans un objectif d'équité, affirma-t-elle. Si tout le monde devient égal à tout le monde, vous faites courir des risques majeurs à toutes les personnes qui sont autour de cette table.

De toute évidence, j'étais tombé sur une chanteuse démodée, mais intelligente.

Les médias spécialisés la maintenaient dans la disgrâce depuis plusieurs années. Peut-être avait-elle puisé sa perspicacité dans la sagesse de la solitude. C'est une chose qui arrive.

À la fin du repas, nous passâmes au salon. Par usage ou tradition, c'est là que les hommes cessaient de raconter des histoires grivoises et commençaient à parler finance et commerce. Je retrouvai Jean accoudé à un manteau de cheminée. Il se désolait de l'absence de Gina Bellini. Sa belle-mère allait encore lui en tenir rigueur. Je réconfortai mon ami : ayant des intérêts aussi bien dans les transports Fardeau que dans les Grands Magasins, je pouvais facilement favoriser le rapprochement dont il se sentait responsable. L'ayant bien soulagé de ses soucis, je l'entrepris sur mon projet, ce qui eut pour conséquence de le mettre en joie.

— On va peut-être enfin s'amuser dans ce monde de brutes !

Je n'étais pas très sûr de l'aspect ludique de mon idée, mais elle emballait Jean. Nous convînmes de faire équipe et de nous lancer en doublette dans une première tournée. Nous choisîmes un quartier populaire où nous pensions trouver des hommes et des femmes dont nous pourrions adoucir les douleurs. Parfois – peu souvent –, les journaux inféodés au gouvernement se risquaient à parler de la misère qui régnait dans quelques pâtés d'immeubles de la capitale. Quand on cherche des miséreux, il n'est pas difficile d'en trouver.

C'est à ce moment-là que l'ex-chanteuse arriva dans notre conversation. Elle m'informa que, tout compte fait, le projet que je lui avais soumis l'intéressait et qu'elle voulait en être. Elle éprouva le besoin de se justifier. Les royalties de deux succès mondiaux datant de quinze ans lui assuraient des jours heureux, mais d'une pesante oisiveté. L'idée de distribuer un petit bout de sa fortune sur le pavé était complètement déraisonnable. C'est justement pour ça qu'elle souhaitait y participer :

— Je veux en être, Oreste.

Elle s'appelait Olympe de Baccara. Ce n'était même pas un pseudo de scène. Avec un nom comme ça, je trouvais étonnant qu'elle ait pu faire carrière, mais Jean m'assura, d'une part, que je ne connaissais rien au marketing des éditeurs de disques, et d'autre part, qu'il était ravi de faire équipe avec elle.

C'était peut-être une has-been dans le monde de la chanson, mais elle avait

conservé l'allure altière qui avait fait son succès. Ses yeux plongèrent plusieurs secondes dans les miens. Sans doute excédée par le chignon tarabiscoté qu'elle avait prévu pour *faire fête*, elle avait dénoué une longue crinière rousse. Derrière son maquillage de jour de l'an, elle n'avait rien de l'image qu'elle donnait d'elle aux magazines populaires. Dire que son charisme m'indifférait était loin de la réalité.

Rendez-vous fut pris.

6.

Le 4 janvier suivant, Jean, Olympe et moi, suffisamment emmitouflés pour résister au froid, nous nous retrouvâmes sur une place de banlieue que nous avions choisie pour son aspect particulièrement glauque. Même les pigeons ne fréquentaient plus ce lieu. Nous savions que nous pourrions trouver là autant de miséreux que nous voulions. Pas très fiers, nous avançâmes dans un environnement glacé. Autour de nous, une dizaine de silhouettes sombres se glissaient entre des platanes dénudés. Il était probable que pour ces êtres, marcher était la moins mauvaise des solutions pour vivre dans la froidure.

Pourtant, un homme sans âge était assis sur un banc public. Nous décidâmes de l'aborder. Ses mains étaient mal protégées par des gants en laine, troués en plusieurs endroits. Elles tenaient un sandwich qu'il engouffrait au milieu de la pilosité de son visage. Des miettes de pain s'accrochaient dans sa barbe grise. Sous sa capuche informe, ses yeux d'un bleu pénétrant nous observaient avec tranquillité. C'était l'occasion d'expérimenter la principale mesure de ma politique sociale.

Au pied du mur – enfin... de ce mur de glace que l'homme nous opposait –, je m'aperçus que je n'avais aucune idée de la manière d'engager la conversation. Être généreux, ce n'est pas aussi simple que ça. Il faut un savoir-faire. Heureusement – j'oserais dire : une nouvelle fois – c'est l'élément féminin qui montra de l'humanité. Olympe s'enhardit la première :

— Bonjour. Il fait froid ce matin, n'est-ce pas ?

J'aurais dû y penser. On a le droit de parler de la météo d'un air dégagé à n'importe qui, à son collègue de bureau dans l'ascenseur, par exemple ; alors pourquoi pas à un SDF sur un lieu public. Le temps qu'il fait ou qu'il pourrait faire est un sujet parfaitement démocratique.

Le vieux grogna pour toute réponse, mais Olympe n'attendait pas de propos mondain de sa part. Elle poursuivit :

— Vous avez un abri, monsieur ?

Il désigna d'un geste une sorte de tente incrustée derrière un abribus. L'homme était engoncé dans plusieurs couches de vêtements, il avait du mal à

bouger, mais de toute façon, il n'avait pas de projets à court terme : la mastication de son sandwich requerrait l'essentiel de son attention ; après quoi, son emploi du temps resterait désespérément vierge.

— Mon collègue va vous aider, monsieur.

Je sentis que c'était à moi d'intervenir. Très emprunté, j'ouvris mes lèvres gercées sans vraiment maîtriser ce que j'allais dire :

— Voilà, monsieur. Nous avons pensé qu'un peu d'argent pourrait vous soulager.

Je lui tendis cinq billets de 10 euros. J'étais content d'avoir réfléchi à un problème pratique : une seule coupure de 50 pouvait lui créer des difficultés chez les commerçants qui n'aiment pas rendre la monnaie sur des billets d'un gros montant. L'homme déglutit la dernière bouchée qu'il venait d'ingurgiter. Il n'avait encore rien dit.

— C'est... c'est... j'sais pas...

Jean ne savait plus où se mettre. Je ne valais pas mieux. Olympe entoura le vieux par l'épaule :

— Ne vous inquiétez pas ! Il n'y a pas de piège, c'est donné de bon cœur.

L'intervention d'Olympe me fit prendre conscience qu'un pauvre peut considérer un geste de générosité comme un acte d'agression. L'individu s'empara des billets sans y croire, ou plutôt, nous dûmes lui fourrer cet argent dans les mains.

Nous quittâmes le vieux et son sandwich. Cette première épreuve me laissa un arrière-goût amer. Certes, l'homme pourrait se nourrir deux jours de plus et peut-être retrouver l'usage du savon. Mais il serait à la même place, dans le même état, la semaine suivante. J'avais la sourde impression d'avoir fait quelque chose qui ne servait à rien. Jean ne parlait plus, il semblait sidéré par la misère de cet endroit. Olympe était la moins gênée d'entre nous. J'avais le sentiment qu'elle connaissait parfaitement l'indigence des gens qui déambulaient autour de nous.

Notre *victime* suivante fut une vieille femme qui poussait un landau délabré, rempli d'un invraisemblable bric-à-brac. Cette fois, je ne laissai pas l'initiative à Olympe. J'en fis une question de principe. Je me dis que si un ultra-riche n'était

pas capable d'adresser la parole à une ultra-pauvre, c'était que nous nous étions construit une civilisation de minables.

— Bonjour, madame, comment allez-vous ?

Voûtée et penchée sur son véhicule, elle ne devait pas dépasser un mètre cinquante de hauteur. Elle me donna l'impression de ne pas m'avoir entendu. Je dus me plier pour préciser ma question, en articulant un peu plus que de raison :

— Vous n'avez pas trop froid ?

Ce n'était pas une entame spécialement intelligente, mais ce n'était pas le moment de me perdre dans des détails mondains.

Je sentais que Jean Lelatre se mettait aux abonnés absents. Contrairement à ce qu'il espérait, l'expérience ne l'amusait pas du tout. Elle semblait même le déstabiliser. Plus tard, je compris qu'issu d'une famille dite « modeste », Jean appréciait modérément le ton de commisération que j'adoptai avec cette pauvre misérable. Dieu ! Qu'il est difficile de parler *juste* dans ce genre de situation !

Olympe prit encore les choses en main en s'accroupissant de façon à se trouver à la hauteur de la femme. C'était un *truc* que j'aurais dû connaître : lorsqu'on s'adresse à un interlocuteur, on se met à son niveau, physiquement comme intellectuellement. Ça facilite grandement l'échange. Il faut reconnaître qu'au-dessus d'un certain montant de fortune, on ne converse pas beaucoup avec les autres ; à la rigueur, on leur fait part de son avis.

Olympe semblait savoir ce qu'elle faisait. Avait-elle vécu aussi dans la rue dans un passé lointain ? Elle demanda à la femme où elle allait. La vieille était avare de paroles. Elle émit un borborygme qui ne constituait pas une réponse. Sa mimique ébahie me plongea dans la perplexité. Elle était stupéfaite de notre intervention. Quelqu'un lui parlait ! Le seul fait qu'un humain s'adresse à elle ressemblait à une reconnaissance officielle de son existence, ce dont elle doutait probablement.

Je repris la conversation en mettant un genou au sol :

— Nous allons vous aider, madame ! Voici un peu d'argent, ne vous inquiétez pas ! C'est pour vous !

C'était trop simple ! À ce moment survinrent les complications. Dans mon

dos, une voix tonna :

— Vous ne pouvez pas foutre la paix à cette pauvre !

En exécutant un demi-tour soudain, accompagné d'un retour à la station debout, je faillis me démonter les vertèbres. Un gigantesque loubard m'attendait à hauteur d'homme avec des intentions belliqueuses évidentes. Je tentais d'ouvrir la conversation en attirant son attention sur le caractère absolument gratuit du don que nous faisions à la femme.

— Nous n'avons pas besoin de votre charité ! Foutez-nous la paix !

À cet instant, j'avais encore l'espoir de ramener mon interlocuteur au calme. Mais une dizaine de silhouettes agressives surgies de nulle part nous entourèrent en brailant. Le chef nous hurla de disparaître en nous menaçant de représailles musclées.

Olympe tenta une médiation :

— Soyez raisonnables !

Le leader du groupe n'apprécia pas d'être rappelé à l'ordre :

— De quoi elle se mêle, celle-là ?

Olympe venait de faire une erreur : imaginer que de tels personnages pouvaient perdre la raison était extrêmement désobligeant pour les intéressés ; mais penser qu'ils pourraient la retrouver était inconcevable. Un survêtement gris la bouscula. Je m'interposai. Un coup partit, me forçant à répliquer. Jean se porta en avant, tentant vainement de repousser l'assaut. J'eus le temps de faire deux constats implacables : d'une part, notre acte de générosité se transmutait en violence physique ; d'autre part, Olympe avait eu raison de nous prévenir de ce risque.

* * *

Nous fûmes sauvés d'une bonne raclée par l'intervention d'un escadron de policiers qui devaient avoir d'excellents motifs pour patrouiller pas très loin de cet endroit. Ils dispersèrent nos assaillants sans ménagement.

Au poste de police du quartier, le commissaire Herbain nous accueillit fraîchement. L'homme me paraissait d'un naturel placide. Il était vraisemblablement proche de la retraite. Son apparence adipeuse trahissait le manque de pratique sportive. Son visage aux traits usés et marqués lui donnait l'air de ceux qui en ont vu de toutes les couleurs. Lorsque je déclinai mon identité, il eut une réaction curieuse :

— Vous êtes Oreste Lecœur ? Alors là... évidemment... il ne faut pas s'étonner !

J'eus l'impertinence de lui demander la cause de ce non-étonnement. À son soupir excédé, je sentis que pour le commissaire Herbain, il y avait longtemps que l'affaire était entendue : un super riche ne pouvait rien comprendre à la pauvreté, et encore moins à la situation impécunieuse de la population de son quartier. Nous fûmes conviés à un cours de sociologie des banlieues. La générosité dont nous nous prévalions avait pour effet de bousculer l'ordre social de cette population. Or, une poignée de voyous contrôlaient le secteur, chacun des miséreux leur devait respect et obéissance. Ces costauds étaient les seuls qui pouvaient apporter du soutien à leurs inféodés.

Je répliquai avec amertume que l'état de droit avait abdiqué son rôle dans ce milieu. Le policier me répondit ironiquement qu'il m'avait fallu du temps pour saisir le problème.

Il ne prit pas de gants pour nous dire que nous nous étions mêlés d'une affaire qui était beaucoup moins simple que nous le pensions, et que, par notre incompetence, nous avions été à deux doigts de déclencher une bagarre en règle sur la voie publique, alors qu'il avait tant de mal à y faire régner l'ordre.

Les interventions d'Olympe et Jean n'y changèrent rien. Le gradé considéra qu'en tant que meneur du groupe, j'étais un irresponsable notoire. Cette fois-ci, mon nom ne suffit pas à atténuer sa sentence. Je réglai l'amende prévue pour ceux qui ne comprenaient rien à l'indigence de nos concitoyens.

7.

Le lendemain de notre désastreuse prestation dans le bureau du commissaire Herbain, nous nous retrouvâmes en conciliabule dans mon appartement. Après un ratage pareil, une sorte de débriefing s'imposait. Autour d'un apéritif destiné à nous remettre de nos émotions, Jean et Olympe manifestèrent des opinions divergentes.

Jean ne trouvait plus rien de distrayant à s'occuper des SDF. Du tout. Il se barricada derrière un réflexe de classe. Selon lui, les pauvres voulaient être pauvres. C'étaient presque une vocation ou alors une sorte de prédestination, nous n'y pouvions rien. C'était désolant, mais les miséreux s'organisaient entre eux. Ils n'avaient rien à faire de mon bon cœur. Selon lui, je courrais au-devant de graves soucis si je persistais à remettre en cause l'ordre établi :

— Je suis désolé, Oreste, ça ne me fait pas plaisir de dire ça !

Je pris acte de son avis, mais je ne pouvais en rester là. Je savais qu'il existait dans le pays des organisations caritatives qui fonctionnaient :

— Pourtant, les Dîners généreux... ça marche ! Tout le monde est content !

— Les Dîners généreux constituent une grosse machinerie. À côté d'eux, tu as l'air d'une start-up qui s'attaque à un GAFA.

Olympe, dont j'appréciais les opinions réfléchies, nous soumit une idée :

— Oreste, il faut admettre que la prise en charge des personnes pauvres relève de professionnels du secteur social... Je connais une fille qui s'occupe d'un centre d'hébergement pour SDF. Quand j'étais dans la merde, elle m'a beaucoup aidée. Tu devrais la recevoir et voir ce que tu peux faire avec elle.

Olympe venait de laisser échapper une information qui confirmait mes intuitions : elle avait vécu des périodes matériellement difficiles. Je jugeai bon de ne pas l'interroger sur ce sujet pour ne pas la gêner. Elle avait sans doute raison. Lutter contre la pauvreté n'était pas une activité ouverte aux amateurs, même les généreux.

Je prenais conscience que notre société fonctionne comme une machine fabriquée par un savant fou. Le dérangé en question invente des problèmes dont

nous pourrions nous dispenser, puis il conçoit les remèdes aux nuisances qu'il a provoquées. C'est ce qu'on appelle le progrès. Ainsi, notre cinglé a imaginé le développement industriel ; puis, devant la pollution créée, il s'enorgueillit de chercher et de trouver des solutions à l'étouffement des populations dont il est responsable. De la même manière, il a organisé l'inégalité des conditions de vie entre les gens, puis il a généreusement mis en place des formations et des personnels qualifiés pour prendre en charge les foyers tombés dans la misère. Pour cet apprenti sorcier, il ne s'agit plus de réduire les injustices, mais d'éviter qu'elles ne débouchent sur quelques réactions violentes.

La charité, ça ne suffisait pas : je convins avec Olympe et Jean de recourir à un professionnel de l'action sociale.

* * *

Trois jours plus tard, Graziella Fergini s'installait dans les fauteuils en cuir vert d'eau de mon salon, sous le regard de mes ancêtres dont les portraits s'alignaient sur les murs. Si je n'avais pas eu tant de respect pour son métier, j'aurais dit qu'elle avait la tête de l'emploi. Mais je compris très vite que c'était un commentaire mal venu.

Graziella était une longue fille osseuse et sèche, vêtue d'une robe à fleurs qui la fagotait très mal. Elle portait des lunettes aux verres cerclés de métal et elle ne cessait de les rajuster sur son nez aquilin. Elle me dévisageait avec curiosité.

Lorsque ma gouvernante Monette l'avait introduite, j'avais eu l'impression qu'elle s'était retenue de la mettre dehors. C'est ainsi : non seulement les fortunés manifestent du dédain pour ceux qui ne sont pas de leur milieu, mais leur domesticité est souvent encore plus cassante. Y'a-t-il là une sorte de mimétisme ou une façon de protéger l'entrée du *grand cercle de l'argent* ?

Bref... Graziella me parut une femme au look modeste, mais au savoir robuste et à l'intelligence affûtée. Avec elle, les mondanités n'étaient pas de mise. Je décidai donc d'aller droit au but. Je lui fis part de mon intention d'aider financièrement mon prochain, pour être plus précis : sa structure d'accueil. Elle ne fut pas en mesure de refuser le chèque de 50 000 euros que je lui proposais pour améliorer les conditions de vie de ses *pensionnaires*. Elle le reçut

sobrement, sans manifester de sentiment particulier. J'en déduisis qu'il y avait dans son savoir-faire professionnel une façon de percevoir de l'argent sans émotion apparente, de façon à ne pas introduire d'affectivité dans ce geste.

J'avais une autre idée à lui soumettre.

— M^{me} Fergini, vous vous doutez en regardant le luxe qui nous entoure que nous ne vivons pas dans le même monde...

J'étais content de cette remarque : elle montrait ma lucidité sur nos situations respectives. Je ne cherchais pas à *faire peuple*. En parlant, je lui avais désigné d'un vague mouvement de la main les meubles en acajou, les livres richement reliés dans ma bibliothèque, les tapis luxueux aux formes géométriques, les voilages aux motifs d'automne qui ornaient les fenêtres.

Graziella fit un effort visible pour ne pas avoir l'air impressionnée. Il fallait que moi aussi, je reste dans la sobriété. Je poursuivis :

— Graziella, je voudrais que vous m'introduisiez dans votre monde. En clair, j'aimerais passer du temps dans votre foyer.

Graziella respecta un blanc dans la conversation, mais j'eus d'emblée l'impression qu'elle n'était pas surprise.

— Ne vous trompez pas, Graziella : dans ma proposition, il n'y a aucune attitude compassionnelle ou misérabiliste de ma part. Je veux simplement mieux connaître la réalité de la vie quotidienne des gens dont vous vous occupez. Je considère que l'ignorance, et *a fortiori* le mépris, ne sont pas une manière de vivre ensemble, ou au moins sur le même territoire.

Graziella suivait mon discours avec attention :

— Votre souhait est méritoire, M. Lecœur, mais j'ai déjà rencontré beaucoup de personnes qui ont manifesté ce genre d'intentions sans dépasser le stade de l'intention.

— Moi, je veux aller beaucoup plus loin.

Ce que je voulais, c'était passer quelques jours dans le centre d'hébergement dont elle était responsable, au même titre qu'un simple miséreux. Dans mon projet, il ne s'agissait plus d'aider, mais de comprendre.

— Je suis un peu surprise, M. Lecœur, mais je dois attirer votre attention sur les dangers que vous courez. En dépit de nos efforts, l'espace où nous vivons peut devenir violent. La misère, ce n'est pas simplement le manque d'argent. Nos résidents traversent ou ont traversé beaucoup d'autres difficultés.

— Je m'en doute, M^{me} Fergini. Vous n'êtes pas la première à me mettre en garde contre la brutalité de ce milieu.

— Ce que je veux vous dire, c'est que le sentiment de frustration de nos pensionnaires vis-à-vis de la société est immense. Le fait qu'une personne fortunée s'installe parmi eux peut être considéré comme une provocation et donc générer de la violence.

— Je prends le risque, M^{me} Fergini. Je vous demande simplement de m'accueillir comme n'importe quel SDF.

Je n'avais pas mis Jean et Olympe au courant de cette idée qui m'était venue en conversant avec M^{me} Fergini. Ils auraient trouvé mon intention stupide et m'auraient déconseillé de passer à l'acte. Peut-être auraient-ils eu raison.

8.

Nous étions à la fin du mois de février, c'est-à-dire une de ces périodes grises pendant lesquelles il n'y a rien à fêter à part le plaisir de se gaver de crêpes. Le temps était à l'unisson : nuageux, sans couleur, sans saveur. Sur les trottoirs, les passants semblaient avancer mécaniquement vers un endroit improbable. Bref, on s'ennuyait profondément.

L'établissement d'hébergement géré par Graziella se situait proche du contournement autoroutier, loin des commerces et des services. Même lorsqu'il accède au bénéfice d'un toit sur la tête, le pauvre n'a droit qu'aux lieux les plus malcommodes et les plus mal situés de la cité.

Contrairement à ma demande, je fus accueilli comme le président de la République ou presque. Graziella et Colin, son homme à tout faire, m'attendaient à la porte. Je m'étais évidemment dispensé d'arriver en voiture. J'avais également houspillé Monette pour qu'elle me trouve des vêtements les plus moches possible. Elle s'était débrouillée pour me faire don d'un blouson dont son grand-père ne voulait plus, et d'une salopette maculée de traces de bricolage. Je m'étais abstenu de me raser pendant dix jours. Pour Monette, je venais de succomber à une sorte de folie violente et incompréhensible. Très inquiète, elle m'avait proposé de prendre un rendez-vous avec le D^r Mouchard.

Après les congratulations d'usage, Graziella m'examina de la tête aux pieds. En dépit de ma barbe broussailleuse et de mes efforts de laisser-aller, elle esquissa une grimace : ma silhouette était encore trop soignée pour rassurer le milieu que je voulais investir.

— Enfin... bref, on va faire avec.

Je visitai les lieux avec Colin. C'était un type frisé, à l'œil noir, qui parlait peu mais juste. Il était grand et baraqué, il ne me fut pas difficile de comprendre que son job exigeait un physique affûté.

Le refuge n'acceptait que des hommes sans animaux de compagnie. Première surprise : c'était propre. Colin me dit que la discipline collective était très sévère. Le premier résident pris à taguer les murs terminait ses dessins sur le trottoir. Le long des couloirs, je croisai quelques silhouettes avachies qui traînaient ou qui

s'appuyaient aux chambranles des portes. J'étais regardé sans hostilité, mais avec une prudente attention. Les murmures cessaient sur mon passage. Comme il était interdit de fumer, beaucoup de pensionnaires mâchouillaient un bâton de réglisse entre leurs dents. De toute évidence, la *clientèle* était cosmopolite. J'avais du mal à déterminer une nationalité dominante. Colin me précisa que la règle était d'accueillir n'importe qui sans formalités, dans la limite de la capacité.

Il me présenta ma chambre. En dépit de mes souhaits, j'avais droit à une case individuelle. Un lit, une table, une chaise et un semblant d'armoire. S'agissant de la douche, c'était une pour quatre résidents, « et on fait attention », insista Colin.

— Il y a déjà eu des agressions, si vous voyez ce que je veux dire...

Je préférerais ne pas voir.

Vers 20 heures, j'entrai dans la cantine. Là encore, ce n'était pas luxueux, mais c'était net comme un réfectoire d'école. Je pris mon plateau, me servis largement en crudités puisque la saucisse-purée ne me tentait pas particulièrement. Quelques résidents étaient déjà installés, mais peu d'entre eux discutaient. Les têtes baissées sur les assiettes, les coudes haut levés, les regards vitreux laissaient deviner que ces hommes avaient faim. Tout simplement faim.

Alors que j'étais attablé dans un endroit désert, un immense black vint s'asseoir en face de moi.

— Salut ! Paulo !

Une fraction de seconde me fut nécessaire pour comprendre qu'il avait utilisé une façon de se présenter expéditive, peu fréquente dans mon milieu d'origine.

— Salut ! Oreste !

Il réussit à me sourire tout en ayant une mine soupçonneuse.

— Nouveau ? Tu arrives d'où ? Tu n'as pas l'air de traîner !

J'eus l'impression que l'expression « traîner » était ici une sorte de reconnaissance professionnelle.

Du premier coup d'œil, il m'avait détaillé et jugé. Malgré ma tentative de déguisement, il avait deviné que je ne sortais pas de la rue. Je ne pensais pas

utile d'inventer un mensonge auquel il ne croirait pas. Je me contentais d'une réponse évasive :

— Oh... je viens de loin !

Ce qui – d'une certaine manière – n'était pas complètement faux !

— On a tous un passé difficile, Duchnock ! Enfin, si tu ne veux pas en parler, je comprends... chacun sa croix et les chèvres seront bien gardées...

Il partit d'un grand rire sonore après avoir proféré cet aphorisme de son cru. En dépit ou à cause de mon peu d'entrain pour la conversation, il prit le parti d'en dire plus sur lui. Paul était un Africain, sans avenir chez lui. Il était venu en Borgalie rejoindre « des cousins » en espérant je-ne-sais-quoi. Sans papiers, il vivotait de petits boulots au noir. Enfin... c'était une façon de parler, m'assura-t-il en s'étouffant de rire. Il n'avait d'autre ressource que le dîner et le couvert offerts par l'établissement de Graziella.

La période entre le repas et le coucher me parut la plus difficile à passer. En cette période de l'année, la nuit était encore précoce. Dans les couloirs, les gens ne savaient que faire de leurs carcasses. Par les portes ouvertes, je voyais des ombres se mouvoir sans but ou s'avachir sur les lits sans aucune envie de dormir. Au rez-de-chaussée, l'équipe de Graziella avait aménagé une pièce qu'en d'autres lieux, on aurait appelée *un salon*. Je jetais un coup d'œil sur l'écran : devant une poignée de téléspectateurs rigolards ou blasés, un jeu idiot opposait des candidats qui se forçaient à rire de leur propre inculture.

Vers 23 h 30, je décidai de regagner mon lit. Globalement, j'étais assez décontenancé par la distorsion entre les efforts méritoires du personnel pour accueillir les sans-abri et le profond ennui qui se dégageait de cette population. J'en conclus que la misère ne se réduisait pas au manque de ressources matérielles. Tout se passait comme si la culture aussi avait déserté ce monde.

Je m'assoupis en peu de temps. Un cri rauque et puissant, suivi d'un grand charivari de bruits indistincts et de jappements brefs, me tira du sommeil. Dans le couloir faiblement éclairé, un attroupement tapageur s'était formé auprès d'une porte de chambre. On parlait haut et fort, on jouait des coudes, on se bousculait. Paul s'extirpa du groupe pour me rejoindre. Il me souriait alors que la situation paraissait grave :

— Ce n'est rien, mec ! Juste un règlement de compte !

D'après Colin que rien ne semblait affoler, la bagarre se termina très mal pour l'un des belligérants.

— En principe, on n'appelle jamais la police, mais là...

Mais là... il y avait eu mort d'homme. Sans beaucoup de ménagement, une dizaine de flics remirent du calme dans la cohue et commencèrent un travail de vérification. Une jeune femme en uniforme qui commandait la troupe me toisa :

— Capitaine Renard ! Vos papiers, s'il vous plaît !

Elle manifesta une sorte de haut-le-cœur en découvrant mon identité. Je tentai vainement de justifier ma présence par des considérations d'ordre sociologique qui ne semblèrent pas l'intéresser plus que ça.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous êtes complètement fou ! Vous ne savez pas que c'est dangereux ?! Vous avez remarqué quelque chose ?

J'eus envie de lui répondre que j'avais effectivement relevé beaucoup de faits, étranges pour moi. J'avais même l'impression de m'être immergé dans un monde dont je n'avais jamais imaginé l'existence. Je me contentai de lui dire que je n'avais rien vu de précis à propos de l'agression. Je savais que des armes circulaient dans la maison puisque Colin m'avait prévenu, mais je n'avais pas compris qu'elles pouvaient être utilisées à l'intérieur de ces murs. J'avais été particulièrement naïf.

Colin, que l'humour noir ne rebutait pas, m'assura que *j'avais eu de la chance* : il n'y avait qu'un meurtre par mois en moyenne, et j'étais tombé le bon soir.

9.

À part la *place des pauvres*, l'ancre du commissaire Herbain et l'établissement de Graziella, je devais admettre que je ne connaissais rien de mon pays, alors que – dans une autre époque – j'aurais pu en être le roi. Je m'en trouvais honteux.

Je vivais toujours dans le luxueux et vaste hôtel des Lecœur. Je savais que ma mère se prélassait dans une suite quelque part dans la même maison, mais j'ignorais laquelle. Pour me moquer d'elle, je l'appelais « Yolande », prénom que je détestais. Celle qui m'avait donné le jour par une sorte de hasard inexplicable ne s'occupait de rien sauf d'elle-même.

Du balcon de ma chambre, j'avais une vue sur le quartier noble, fait d'immeubles récents et sans esthétique qui abritaient des familles riches ou des bureaux d'entreprises de pointe. C'était tout ce que mes parents et l'abbé Sicard avaient jugé bon de porter à ma connaissance. Ma gouvernante m'interdisait de me pencher sur la rambarde pour élargir ma vision du monde.

À ma majorité, je commençais à m'interroger sur l'étroitesse de mon point de vue. Grâce à la télé, je savais qu'il existait des lieux qui se nommaient : *bars, cinémas, restaurants, etc.* Vers mon dix-huitième anniversaire, j'obtins le droit de les découvrir moyennant toutes sortes de conditions, dont l'accompagnement de Thomas, le garde du corps préféré de ma mère. Dans mes sorties, je ne retrouvais que les principaux leaders de la jeunesse huppée du pays qui s'employaient comme ils pouvaient à avoir l'air de s'amuser.

J'allais bientôt corriger en profondeur cette inculture des réalités physiques, économiques et sociales de la Borgalie. L'évènement déclencheur de cette nouvelle *éducation* se déroula le 28 mars 2011. Je revenais seul d'une séance de ciné-club où j'avais revu *Les Sept Mercenaires*.

La nuit était tombée sur l'artère qui me ramenait dans notre demeure. Compte tenu du niveau de fortune des propriétaires qui y vivaient, l'avenue était éclairée généreusement. J'étais probablement pisté depuis un bon moment puisque la voiture m'aborda à un endroit où les trottoirs étaient déserts. La suite fut rapide : vrombissement soudain du moteur, crissement de pneus, bousculade... Je me

retrouvai compressé entre deux solides épaules tandis que le véhicule démarrait sèchement. En un mot, j'étais kidnappé.

Je peux témoigner du fait que, dans ce genre de circonstances, garder son sang-froid relève d'un exploit physique et mental surnaturel. Je fis ce que fait tout individu présumé normal, subitement privé de liberté : je hurlai, j'insultai, je me débattis et – bien entendu – je pris des claques. Je gérai comme je pouvais une bagarre à l'arrière de la voiture qui nous secouait de droite et de gauche, en fonction des sinuosités du parcours. Je commençais à comprendre l'inutilité de mes gesticulations quand je ressentis une vive douleur dans ma cuisse.

* * *

— Écoute-moi bien, salaud de riche !

Cette aimable interpellation constitua les premiers mots qui accédèrent à mon entendement à mon réveil. J'avais été sans doute victime d'un puissant narcotique et je peinais à retrouver l'intégralité de mes sensations. J'avais envie de replonger dans le sommeil, mais une force inconnue me susurrant que ce n'était pas le moment.

Malgré mon engourdissement, j'eus un vieux réflexe de classe : j'évaluai la qualité esthétique de mon environnement. Les Lecœur ayant toujours vécu dans le luxe, il était *a priori* impensable de m'obliger à changer de standing.

J'avais sans doute, caché dans mes gênes, un mauvais esprit qui se prenait pour un expert immobilier. Je me trouvais dans le grand salon d'un château du XVIII^e siècle, mais les meubles n'étaient pas d'époque, pas plus que les tapis chichiteux sur lesquels je n'eus pas le droit d'essuyer mes pieds.

Le maître des lieux était aussi anachronique que son décor.

Il occupait un fauteuil de son large corps dont il ne cachait pas l'obésité. Son complet ocre, assorti d'une cravate bleu roi, était du plus mauvais goût. Dans une des réceptions de ma tante, il aurait été mis à la porte par les domestiques. Sa tête rappelait la forme d'une poire : vers le bas, elle se reposait sur deux ou trois replis superposés de son menton. Je ne pouvais juger de l'expression de son regard caché par des lunettes noires. Dès le début de notre *entretien*, il chercha à

m'intimider par un ton méprisant.

— Sais-tu pourquoi tu es là, salaud de riche ?... Ne réponds pas, ça va m'énervier. Je préfère te le dire. Tu es là pour apprendre un truc que tu n'as jamais connu ni même approché : *le travail*. Tu comprends ?

J'étais assis... enfin, si l'on pouvait appeler ça *assis*. Aucun de mes ancêtres n'avait posé son arrière-train sur une chose pareille. Je tentais de rester en équilibre sur un banc branlant. Celui que j'allais surnommer Mastar avait conclu cette dernière réplique par un gros rire gras. Lorsque les soubresauts de son ventre énorme finirent de s'agiter sous l'effet de son hilarité, il se calma et tendit la coupe de champagne qu'il tenait entre les doigts. Des mains serviles agrippées à des bouteilles pétillantes surgirent pour la remplir.

Je reprenais peu à peu quelques forces, mais en souvenir des coups reçus dans la voiture, je jugeais prudent de ne pas interrompre l'introduction de Mastar. J'étais surtout préoccupé par ma migraine.

Tout avait été fait pour que je ne sache pas où j'étais et pour me faire perdre la notion du temps. Entre le moment où j'avais été kidnappé et celui où Mastar me parlait, je n'avais aucune idée du nombre de jours qui s'étaient écoulés. Ma montre avait été supprimée. Mastar, très content de lui, poursuivit son discours de bienvenue en maintenant avec jubilation le qualificatif qu'il avait trouvé :

— Petit salaud de riche ! Figure-toi que nous aussi, il nous faut vivre, nous avons des frais ! Tu as été enlevé et tu seras restitué contre une rançon, évidemment ; mais ce n'est pas le seul objet de notre attention à ton égard.

Il s'interrompit pour balayer d'un revers de main des cendres de son cigare qui avaient osé choir sur ses genoux.

— Sache que nous sommes une sorte de club ou d'association, comme tu voudras, dont le but est d'organiser la revanche des pauvres sur les riches. C'est un truc qui se développe au niveau mondial. Nous allons te faire connaître la misère, la précarité, la peur du lendemain. Tu vas éprouver ce que vivent une bonne partie de tes compatriotes que tu croises tous les jours en les méprisant. Enfin, je dis ça... mais je ne suis même pas sûr que tu les approches, encore moins que tu sois au courant du degré de pauvreté dans laquelle vous les reléguez. Eh bien, cher ami, nous allons t'informer ! Finalement, nous allons te rendre service.

Il se remua sur son fauteuil en grinçant des dents, ce qui était probablement un signe de contentement. Le grand dépendu qui était debout derrière lui se crut servilement obligé d'en faire autant. Il s'esclaffa bruyamment.

— À partir de maintenant, tu es dans les mains de Mort et Bourreau, son second. Ne leur cherche pas de noms convenables, ils n'ont que ceux-ci. C'est te dire le peu de considération qu'ils ont pour ta pauvre vie d'humain. Mais si tu te comportes bien, ils seront indulgents. Enfin, peut-être. N'est-ce pas, Mort ?

Mort, c'était donc le doux nom du grand maigre qui attendait les ordres dans son dos. Sa bouche en cul de volaille produisit une sorte de jappement en guise de réponse. Mastar s'en satisfait.

— Tu vas bosser au jardin... dix heures par jour... C'est un progrès social par rapport aux douze ou quatorze heures qui sont le lot de certains immigrés clandestins qui triment dans les grandes entreprises agricoles de vos familles fortunées. Tu auras huit heures de repos... Tu admettras que nous, nous prenons soin de notre main-d'œuvre : tu transpireras soixante heures de travail par semaine, *seulement* ! Après ça, je suis sûr que tu regarderas tes salariés d'un autre œil. Enfin... si tu les revois...

Il se frotta les mains de satisfaction, pendant que les miennes étaient entravées dans mon dos qui me faisait mal. Je souffrais du haut au bas de mon squelette. Je n'avais jamais connu cette sensation, sauf le jour où mon père m'a filé une claque pour avoir posé une question taboue : *pourquoi ne m'aimait-il pas* ?

Mastar éprouva le besoin de continuer sur un ton de plus en plus sardonique.

— Pour t'abriter, nous avons prévu un lit dans une petite cabane de jardinier. Tu verras, c'est tout à fait coquet. Tu seras bien. Certains de tes esclaves en rêveraient... Bon, j'espère que ta famille et tes copains comprendront vite leur intérêt... mais sache que même s'ils versent le fric que nous exigeons, nous pourrions très bien poursuivre ton apprentissage du travail si nous en avons envie ! Assez parlé ! Je ne te demande pas si tu as des questions. De toute façon, je n'y répondrais pas et tu pourrais récolter un coup de fouet. À propos, sois prudent, c'est l'arme favorite de Mort.

Le dénommé Mort m'empoigna et me força à me lever. Une autre silhouette apparut que je n'avais pas vue : son adjoint, celui qui aimait se faire appeler Bourreau. Il sortit de l'ombre pour aider son chef à me pousser dehors. Je

descendis trois marches d'un coup. Je me trouvais dans le « jardin » c'est-à-dire un endroit vaste comme un terrain de foot, entouré de murs de trois mètres de haut. Il était en pente et occupé de plates-bandes plus ou moins bien entretenues. Je pressentis que j'étais là devant mon poste de travail.

Il faisait froid, le ciel était gris et bas. Grâce aux leçons de géographie de l'abbé Sicard, je fis l'hypothèse que j'étais au nord. Mais au nord de quoi ?

On me libéra de mes liens et je fus prié de me changer. Tous mes vêtements, les derniers attributs qui me rattachaient à mon ancienne vie, disparurent dans un grand sac que Mort et Bourreau emportèrent. Sous la menace de leurs armes, je fus mis en demeure de passer un bleu de travail, raide de crasse et de boue séchée, une chemise de gros coton rouge et un chandail de laine informe pour le cas où *j'aurais froid*.

Mes deux gardes ne cessaient pas de ricaner en m'observant.

Je remarquais que Mort, ce grand échalas, paraissait assez maladroit de ses membres. Il me regardait curieusement, en haussant les sourcils ; j'imaginai que peut-être, ses yeux bleus souffraient d'un problème de vision. Sa façon de fourrager de sa main gauche dans sa barbe grise ajoutait à l'impression qu'il dégageait : un être hésitant, peu sûr de lui, donc incontrôlable et capable de tous les excès. Malgré la défense de ma mère, j'avais lu beaucoup de romans policiers, mais je ne me souvenais pas d'avoir croisé un personnage pareil. Je crois que les auteurs de polars manquent parfois d'audace.

Pour les tâches punitives, j'allais comprendre que Mort déléguait le boulot à Bourreau. Ce dernier faisait de grands gestes avec son revolver pour me faire peur. Il était beaucoup plus classique que son supérieur. Petit, râblé, musculeux, c'était une sorte de bête dont les règles de vie s'étaient probablement arrêtées à la loi du plus fort. Envisager de parlementer avec un sbire comme lui était aussi facile qu'ouvrir un dialogue avec un ours brun éméché, sevré de miel, enfermé dans un cul-de-sac.

Il était temps de me préoccuper de moi.

De mes agitations impertinentes dans la voiture, j'avais récolté un bleu à la pommette. C'était d'autant plus surprenant que j'étais plutôt réputé flegmatique, mais il est vrai que n'importe qui, enlevé par une bande de gangsters, a le droit de perdre ses moyens et – en l'occurrence – son maintien aristocratique.

Comme prévu, la cabane qui allait me servir de cellule et de chambre à coucher était dans un état répugnant. Le lit de camp était d'occasion et les couvertures s'avérèrent mitées. J'eus le culot de demander de quoi me laver. Mort me montra un robinet qui gouttait lamentablement et une éponge sale. Il ajouta ironiquement que, pour moi, il n'était pas envisagé de sortie dans le monde à court terme. Cette saillie déclencha de nouveau son rire débile.

Aucun des Lecœur ne pouvait se prévaloir d'avoir vécu dans un environnement aussi pourri, sauf peut-être Jehan Lecœur qui avait connu les geôles russes pendant une guerre dont je ne me rappelle plus le nom. Je me dis qu'il me faudrait en reparler avec l'abbé Sicard.

10.

Dès le lendemain, je fus affecté au ramassage des pommes de terre. Je ne disposais de rien, à part une petite pioche et mes mains pour fouiller le sol de la parcelle. Les deux gangsters avaient installé table, chaises et matériel sur le bord du champ. Ils se prélassaient et ricanaient avec suffisance chaque fois que je les observais.

Au début, je ne trouvais pas la situation plaisante, mais je pensais pouvoir m'acclimater.

La deuxième journée me fit changer d'avis. Elle fut la plus terrible. Mon premier regard du matin tomba sur une toile d'araignée qui prenait ses aises sur les carreaux sales du fenestron de ma prison. J'eus l'impression curieuse que cette vision ne me concernait pas. Je me sentais comme au cinéma. J'allais ressortir à l'air libre dans quelques minutes et me payer un verre.

La rusticité du couchage me remit les idées à l'endroit. Je m'aperçus soudain que j'avais mal. Très mal. Je n'avais jamais autant souffert physiquement. Le plus atroce, c'étaient les courbatures qui m'assaillaient dès que je tentais un geste. Chaque mouvement me rendait fou de douleur.

Mes doigts étaient noirs, gercés, crevassés. Mes paumes ne valaient pas mieux : gonflées, rouges et fendillées par endroits. J'avais l'impression d'avoir changé de mains.

Mort me tira de mes couvertures dès l'aube grise. Il ne put se priver d'une ironie supplémentaire :

— Alors, pas trop fatigué, petit salaud de riche ?

En désignant un bol sur un tabouret, il poursuivit sur le même ton :

— Voyez donc, monsieur, le room-service a pensé à ton petit-déj !

Je crus que j'allais lui envoyer mon écuelle de soupe... de pommes de terre à la figure. J'arrêtai mon geste de justesse. J'ingurgitai le contenu insipide : j'avais l'intuition que la dernière des choses à faire était d'affronter la situation avec le ventre vide.

Je peinais à mettre mes idées en place. Je n'avais aucune stratégie en vue, tout en pressentant que ma seule liberté allait être d'exécuter les ordres des deux crétins.

Toute la journée, je me traînai lamentablement sur la terre à la recherche de la position la moins douloureuse pour travailler dans les meilleures conditions possible. J'essayai d'étouffer mes gémissements pour ne pas offrir cette satisfaction à mes gardes-chiourmes avachis sur leurs fauteuils de camping, qui se délectaient du spectacle misérable que je leur donnais. Mort et Bourreau buvaient et ripaillaient tout en m'insultant dans toutes sortes de langues dont je ne comprenais pas la moitié. Parfois, Mort me menaçait de son fouet en me *priant* d'accélérer le rythme. Bourreau se gondolait tout en lui recommandant de ne pas estropier la main-d'œuvre.

Dans mon habit de travail, trop grand, je n'étais pas loin d'être ridicule. C'était la première fois : dans mon milieu, il était inimaginable de se montrer dans une apparence vestimentaire risible ou sans goût. Pour dépasser le désagrément de ma situation, j'essayai de formuler des pensées positives : je me dis que tout ça, c'était une expérience intéressante dont je devrais garder le souvenir si je me sortais de ce pétrin.

Mes efforts s'avérèrent vains : l'idée de ne pas survivre à ce séjour m'atteignit l'esprit pour la première fois. Curieusement, je n'en eus pas peur. Mes parents avaient fait en sorte que je ne connaisse pas grand-chose de la vraie vie. Je n'aurais donc pas d'immenses regrets au cas où...

Mentalement, j'alternais les phases de résignation et de reprise en main. Parfois, comme tous les prisonniers du monde, je cherchais les meilleurs moyens de faire passer le temps plus vite. À d'autres moments, je tentais de me mettre en pilote automatique, mais ça ne durait pas très longtemps. Les deux matons comprirent qu'en me harcelant verbalement, ils ne me permettaient pas de m'abstraire de la situation.

Malgré la souffrance, la fatigue et leurs caquetages, je décidai d'une stratégie tout en fouillant la terre sous le regard des deux malfrats.

À court terme, il fallait résister au pessimisme.

Ils avaient réclamé une rançon. Le contraire n'était pas envisageable : on ne s'encombre pas d'un otage sans en tirer une contrepartie. Je ne connaissais pas le

montant demandé, mais peu importe, je n'avais aucun doute : les proches et la famille la réuniraient facilement. C'est ainsi : même lorsqu'il est victime d'un kidnapping, le super riche n'a aucun souci à se faire. En ce qui concernait ma survie dans cette aventure, j'étais donc assez tranquille en dépit du tombereau d'injures que mes geôliers déversaient sur ma tête. Ils ne pouvaient se permettre de tuer le *coq aux œufs d'or*. Je tentais de considérer que je menais une expérience de résistance à la violence verbale. Je savais que mes concitoyens méprisaient les ultra-fortunés dont je faisais partie, mais je n'avais jamais été aussi copieusement insulté.

À plus long terme, il me fallait réorganiser mon rapport au boulot et à l'argent.

Mes geôliers avaient raison, j'ignorais ce qu'était le *vrai* travail, celui qui fait mal partout et qui n'ouvre que l'envie d'aller se coucher lorsqu'on regagne ses pénates. Apprendre sous la menace physique n'était sûrement pas une bonne méthode, mais je rangeai dans un coin de ma mémoire l'idée d'observer la réalité des conditions de l'activité dans les entreprises léguées par mon père.

Si j'avais cru en Dieu, j'aurais pu considérer que l'épreuve que j'affrontais était une punition divine pour avoir vécu dans le luxe et l'inconscience, sans souci du sort de mon prochain. C'était ce que m'aurait dit l'abbé Sicard. Cette pensée me traversa l'esprit. Par une sorte de pulsion païenne – je cherchais toutes les solutions imaginables ! –, je levai les yeux au ciel à la recherche d'une aide surnaturelle. Mort n'apprécia pas du tout cet instant mystique :

— Plus vite, salaud de riche !

Mes réflexes et réflexions d'intellectuel ne me soulageaient pas. Bien au contraire. Il fallait que je me tienne à la seule réalité de cette terre lourde et fangeuse. Mon unique chance de m'extraire de ce baignoire, c'était l'argent que les miens étaient en train de réunir.

Du moins, je l'espérais.

* * *

Pour rendre cette aventure la moins pénible possible, je décidai de consacrer mes soirées ou mes rares moments de paix à une introspection sans concessions.

J'expérimentai une idée banale, peut-être, mais extraordinaire pour un privilégié : un homme privé de liberté ne l'est jamais de son intelligence.

J'étais en train de vérifier *sur le terrain* un fait incontournable : l'argent cause des inégalités et les inégalités génèrent de la violence. Conséquence : l'argent est une violence. Syllogisme implacable.

Notre comportement à nous, super-riches, oscille entre puérilité et inconséquence. Dans un pays idéal, la masse de monnaie disponible devrait être – à peu de chose près – conforme à la valeur des biens et services produits. On est loin du compte. Il ne s'agit pas de tomber dans l'angélisme qui consisterait à penser que tout le monde devrait avoir une part égale du gâteau. Mais une répartition profondément inéquitable des revenus conduit systématiquement à des conflits sociaux. Lorsque les hommes sont soumis à des brutalités physiques ou économiques, ils se rebellent un jour ou l'autre. À la violence s'oppose la violence.

Pendant vingt ans, le concept d'injustice m'avait complètement échappé. Depuis la mort de mon père, j'en prenais conscience peu à peu. Je n'étais pas animé par un sentiment généreux de révolte, mais je vivais assez mal ma situation de super privilégié, d'abord parce que je n'avais rien fait pour l'atteindre, et ensuite parce que je ressentais de la culpabilité ou au minimum de la gêne. Mes *alter ego* me disaient que si les pauvres me mettaient dans l'embarras, je disposais d'une bonne solution : ne pas les fréquenter.

C'était la raison pour laquelle les super nantis formaient un club inaccessible aux mortels non fortunés. Cette façon de se replier sur eux-mêmes ne signifiait pas que les riches s'aimaient les uns les autres – loin de là. Il s'agissait plutôt de constituer une espèce de syndicat de défense. Les adversaires étaient identifiés : les classes moyennes ou populaires d'abord, mais aussi les ennemis de l'intérieur. Autrement dit les traîtres qui auraient la tentation de ressentir une sorte d'indignité à détenir une fortune extravagante. Ou bien alors – et c'est pire –, ceux qui – par une générosité inconvenante – envisageraient de dilapider leurs biens au profit des miséreux.

Je n'en étais pas encore là, mais j'éprouvais un certain embarras en raison ma condition. Je devais reconnaître ma contradiction principale : vis-à-vis de mon fric, j'étais à la fois gêné et possessif. Si l'on m'avait dit : *Distribue ta fortune au lieu de t'en plaindre*, je ne l'aurais pas pu. Le sentiment d'appropriation était

plus fort que celui de générosité. Nous étions tombés dans un monde invraisemblable où l'argent inventé pour échanger des biens était devenu un bien matériel comme un autre. Non, pire qu'un autre ! C'était celui qui suscitait le plus de cupidité humaine !

Une problématique qui s'imposait aux gens qui me ressemblaient était celle du choix. À tout moment, l'argent me donnait le pouvoir de faire ce qui me plaisait (d'accord, au moment de ma captivité, ce n'était pas tout à fait exact). Le miséreux, ou même l'individu de la classe moyenne, n'avaient pas un éventail de possibilités. Lorsqu'ils optaient pour une dépense, ils renonçaient à d'autres opportunités. Voilà encore une chose qui manquait à ma culture : le sentiment de renoncement.

On dit que les riches méprisent les pauvres. Je n'avais pas cette sensation. Pour autant, je n'étais pas doté d'une bonté divine. J'ai plutôt l'impression que mon attitude était le reflet d'une certaine curiosité. *Comment peut-on vivre avec aussi de peu de moyens ? Ces gens-là, que pensent-ils de moi ? Passent-ils leur temps à me détester ? Comment font les personnes qui ne nous haïssent pas ? Peut-on survivre au bas de l'échelle sociale et être heureux ? Mort, Bourreau et compagnie ont poussé jusqu'au bout leur hostilité de la classe supérieure. Est-ce une attitude destinée à se généraliser rapidement ? Est-on au bord d'une guerre civile permanente ?*

Toutes ces réflexions m'éloignaient de ma souffrance physique au moment où je les menais. Je commençais à parler tout seul, ce qui exaspéra Mort. Il s'énerva méchamment. Un coup de fouet siffla dans l'air et s'abattit sur mon dos. Je me souviens d'avoir hurlé, puis d'avoir eu le goût de la terre dans la bouche. Puis plus rien.

11.

J'étais tellement fatigué que je ne comprenais plus rien à ma situation. La seule chose dont j'étais sûr, c'était que j'avais mal. J'avais l'impression que mes articulations me refusaient tout service. En plus, les coups de fouet de Mort me brûlaient la peau du dos. Au crépuscule, je me jetais sur ma paille. Je n'aurais jamais cru qu'un couchage aussi pouilleux puisse autant me soulager. Je ne savais plus si je dormais. Ou pas. Des images se disputaient le peu de conscience qui me restait.

J'évitais de compter les heures qui se succédaient. Quatrième jour de détention... ou peut-être le cinquième. Je n'avais plus la notion du temps. Dans ma mansarde, j'avais trouvé un clou rouillé. Je fis ce que font tous les prisonniers du monde pour combler le néant de leurs vies, c'est-à-dire graver des bâtonnets sur le mur. Je crois avoir oublié un jour dans mon misérable décompte.

Je me réveillais en pleine nuit, totalement abruti. Je m'interrogeais longuement sur les motifs qui m'avaient poussé à faire du camping en ces lieux étranges, comme si j'en avais décidé ainsi. Je parvenais au bout de quelques instants à remettre de l'ordre dans mon esprit, mais à d'autres moments je regrettais de ne pas perdre complètement la raison.

Et puis, j'ai découvert une ressource dont je me pensais dépourvu. Quand tout semble fichu, il reste encore un petit quelque chose qui vous murmure qu'un espoir subsiste. Je ne sais comment nommer ce *quelque chose*. Une sorte d'instinct primitif qui pousse chacun de nous à s'accrocher à la vie. Peut-être y a-t-il dans ce phénomène une raison de croire à la liberté pour n'importe quel captif.

Dans mes moments d'insomnie, je me forçais à faire des efforts pour conserver ma lucidité. Ma première préoccupation était l'état de mon corps. Je tentais de légers mouvements pour savoir s'il souffrait encore. La plupart du temps, la réponse était positive. Puis, je restais parfaitement immobile en espérant que mes membres retrouvent un peu de forces. Parfois, j'essayais de me convaincre qu'en méprisant ma douleur, je pouvais mieux la dominer. Ne pas se laisser submerger par elle, telle était alors ma pauvre défense.

Le tableau était épouvantable. J'avais maigri : des tendons et des veines

inconnues se dessinaient sur mes bras et mes jambes. J'avais faim, leur nourriture à base de patates m'écœurerait. Je sentais mauvais. J'avais une barbe à faire frémir le père Noël.

Pour la première fois de ma vie, j'entretenais un rapport authentique avec mon corps.

J'avais atteint le fond du fond : il était impérieux de réagir. Un jour ou une nuit, je pris la décision de ne plus chercher à mesurer le temps qui s'écoulait. Ce fut le début d'une sorte de sagesse. Mes bâtonnets ne servaient à rien, sauf à me donner l'illusion que l'enfer avait une fin. Il me sembla judicieux de faire le tour de mes facultés mentales pour être sûr de ne pas devenir fou. Je me récitai mon nom, celui de mon père et de ma mère. J'eus un doute sur celui de ma cousine préférée : c'était Adeline de quelque chose, un patronyme tarabiscoté qui m'échappait. J'essayai en vain de me souvenir de mes marques de café et de céréales habituelles avant de me dire que ce n'était peut-être pas une priorité.

Peu à peu, je regagnai de la sérénité pour affronter Mort et compagnie. Leçon à retenir, me dis-je : quand la raison réussit à surmonter un certain niveau de désespoir, elle refait surface.

Quelle que soit sa durée, je trouvais néanmoins le temps infini. Selon mes calculs, il ne fallait pas plus de quarante-huit heures pour ma sœur, Jean Lelatre et les frères Dugoujon pour réunir et transmettre la rançon, même s'il s'agissait de plusieurs centaines de millions. Le problème devait être ailleurs. Se pouvait-il que Mastar et sa bande aient décidé d'allonger ma détention pour le seul plaisir de me faire connaître le sort des plus déshérités ? Se pouvait-il, comme Mastar avait semblé le sous-entendre, qu'il existe au niveau international une sorte de fédération des pauvres, prête à tous les moyens pour organiser la revanche des indigents ?

Au moment où je ressassais ces questions, je déterrais des betteraves. J'essayais de mettre mon expérience à profit. La diversification des tâches me parut être un élément à prendre en compte dans l'étude des conditions de travail du salarié. Non pas que la vue d'une betterave crottée de terre m'ait transporté de joie, mais son ramassage exigeait d'autres ressources physiques et intellectuelles que celui de la pomme de terre. C'était ce genre de réflexions dérisoires qui me permettaient de tenir.

Je ne peux pas dire que je n'espérais plus ma libération, mais je m'étais

convaincu qu'elle n'interviendrait pas avant de longs mois, de façon à ne pas me payer d'illusion. C'était encore une astuce misérable de prisonnier pour ne pas sombrer dans la folie.

C'est alors que le déclic attendu se produisit. J'avais une vue très partielle sur le *château* dans lequel j'avais été amené au moment de mon arrivée. Un jour, dont je serais bien incapable de mentionner la date, je crus entrapercevoir une certaine agitation, à travers les voilages d'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Des silhouettes allaient et venaient. Dans un premier temps, je me dis que cela ne signifiait rien de manière à ne pas me nourrir de faux espoirs.

Mais soudain, j'entendis jaillir au loin un ordre rude. Mort et Bourreau, qui avaient une trouille bleue de leur hiérarchie, lâchèrent leurs jouets et se précipitèrent sur moi. Je fus traîné jusqu'au *château*. Je pris la décision ferme de ne pas avoir peur de ce qui allait m'arriver.

Je m'attendais à retrouver Mastar sur son trône. Erreur ! Le siège royal était toujours à la même place, mais ce n'était pas Mastar qui l'occupait. C'était mieux – ou pire. Je fus reçu par un grand rire sonore : Paul, l'Africain croisé au refuge de Graziella.

— Hahaha ! Heureux de te revoir, Duchnoc !

J'avais donc été repéré durant mon *stage* dans le centre d'hébergement. Jean et Olympe m'auraient probablement fait remarquer que j'aurais pu me dispenser aisément de cette initiative malencontreuse.

Paul agitait ses bras immenses dont l'un se terminait par un cigare allumé et mal odorant. Il se donnait en spectacle avec jubilation :

— Mais qu'est-ce que vous attendez ! Faites asseoir notre invité !

Mort et Bourreau me jetèrent sur un fauteuil au tissu fortement taché. L'Africain se calma soudain et m'entreprit :

— Écoute-moi bien, crétin de riche. Tes amis nous ont remis 100 millions d'euros pour obtenir ta libération. On n'est pas des sauvages, on va te laisser partir...

Je me permis de plaisanter :

— C'est dommage, je commençais à me sentir bien chez vous !

— Arrête de faire ton malin. Sache quand même que le mouvement auquel j'appartiens n'a pas fini de vous emmerder. Tes copains et toi, vous n'avez pas appris que la vie, c'est l'injustice. Il y a des petits et des grands, des beaux et des moches, des brillants et des connards... C'est comme ça ; c'est injuste, mais c'est comme ça. Et l'injustice, c'est la guerre ! Vous avez inventé un tas de trucs civilisés pour oublier tout ça, mais on va vous le rappeler...

— Si je comprends bien, votre but, c'est de flanquer la pagaille...

— Non, tu n'as rien capté : notre objectif, c'est de vous arracher le pouvoir. Quand on est en guerre, la seule sortie honorable, c'est de la gagner.

J'entendis encore le rire sardonique de mon interlocuteur. Puis une morsure dans l'épaule. Puis, plus rien.

* * *

À mon réveil, il faisait de plus en plus froid, mais la nature du froid avait changé. Il était devenu plus humide, c'était la première fois que je constatais qu'il existait plusieurs façons d'avoir froid. À cet instant-là, j'éprouvais la plus désagréable : la sensation d'être dans un bain d'eau glacée. J'ouvris un œil, aussitôt refermé par le coup de poignard d'un rayon de lumière. L'impression dominante, c'était qu'ils m'avaient balancé dans un lieu particulièrement aqueux, avec juste une petite fente de clarté pour me laisser un espoir d'en sortir.

La bonne surprise, c'était que je n'avais plus de liens aux mains. Je tentai de me hisser sur les coudes pour me lever. Autour de moi, ça gargouillait. Des bestioles dont je préférais ne pas savoir le nom s'agitaient. À chaque mouvement pour m'extirper de la boue, j'entendais un bruit de suction. En bataillant avec des appuis qui se dérobaient, je réussis à me redresser. Mon regard se heurta à un tas de gravats. Ils m'avaient jeté, complètement drogué, dans le trou le plus pourri qu'ils aient trouvé.

J'étais probablement au pays. Je ne pensais pas qu'ils m'auraient libéré à l'étranger, enfin... sauf s'ils avaient envie de nous embrouiller avec nos voisins.

Sur mes deux pieds englués de boue, j'essayai de m'accrocher à des points de repère. Le paysage était pitoyable : sous un ciel noir et bas, un vaste espace où

ne poussaient que de la pierraille, de vieux pneus, des débris de maçonnerie... *Si je tiens un jour le ministre compétent, je lui proposerai de se balader dans cet endroit pour qu'il me dise comment il compte y faire venir des touristes.*

Je n'arrivais pas à déterminer si le crépuscule tombait ou s'il était présent depuis un bon moment. En avançant, je butai contre un tas de choses dont j'ignorais les noms, je chutai sur les genoux plusieurs fois. Je me dirigeai néanmoins vers ce qui me semblait être une lumière, mais qui était peut-être une espèce d'éclat métallique :

— Qui va là ?

L'ombre d'un homme muni d'un fusil se découpa devant moi. En m'approchant, je distinguai derrière lui une sorte de cabane qui me rappela celle dont je sortais. Dans l'état où je me trouvais, je pressentis qu'il allait être difficile de lui expliquer que j'étais le prétendant au trône royal et potentiel roi de son pays. Intuitivement, je compris qu'il fallait prendre les choses par le bon bout :

— J'ai besoin d'aide.

Il m'envoya le cône de lumière de sa torche en pleine figure pour toute réponse.

— Ne bouge pas, tiens tes mains écartées !

Ce n'était pas l'heure des mondanités : j'obéis. Il me contourna. Moi qui me prévalais du don de deviner l'âme des gens rien qu'en observant leurs visages, j'étais dans une sacrée panade. La pénombre et son large panama me cachaient l'entièreté de sa physionomie. Il me poussa dans sa cabane où un feu de cheminée ne réchauffait pas la pièce. J'étais au bord de l'évanouissement.

— Déshabille-toi et rentre là-dedans.

J'en connaissais qui seraient morts de rire en imaginant la scène. Le bout gelé de son fusil me désigna un réduit clos. Une pensée me traversa : j'aurais préféré trépasser dans un champ fleuri au printemps, plutôt que transi de froid dans un placard délabré.

— Tire le truc !

Le truc, c'était une ficelle qui pendait devant mon nez. Hurlement : je reçus un

jet d'eau plus glacée que glacée en pleine figure. J'eus le temps de me dire qu'une douche même froide devrait être considérée désormais comme faisant partie du minimum vital du plus déshérité des miséreux.

Il me tendit ce qui avait été probablement une serviette de toilette et une sorte de long manteau :

— Passe-moi ça et assieds-toi devant le foyer.

Je ne distinguais toujours pas les traits de mon hôte, sauf peut-être une lueur dans ses yeux qui clignotait de temps à autre. Le feu de l'âtre me permit de découvrir l'état de mes orteils. Je conclus de cet examen sommaire que si j'échappais à l'amputation, j'aurais de la chance.

12.

Devant une flamme qui ne m'apportait aucun réconfort, je racontai n'importe quoi au vieux ; d'abord parce que j'étais trop fatigué pour ordonner mes phrases, ensuite parce que dans l'ignorance des intentions d'un interlocuteur, la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Au matin, j'eus comme une prémonition fugitive de la mort. Je crus pendant une fraction de seconde que je n'existais plus en tant qu'humain. Je ne me souvenais plus quand et comment le sommeil m'avait vaincu. Je m'étais probablement écroulé d'un bloc puisque je me retrouvais sur le plancher, couvert d'une peau de bête.

— Café !

Ce n'était pas une question, plutôt une affirmation. En la lançant, le vieux ne m'avait même pas regardé. Il avait parfaitement perçu que j'avais ouvert les yeux. J'eus le sentiment que ce n'était pas le moment de discuter de la composition du petit-déjeuner. Une pensée émue pour Roger me traversa l'esprit, lui qui me tirait du lit avec plus de ménagements et des confitures élaborées par Louise, la cuisinière mythique des Lecœur.

L'homme s'activait devant ce qui ressemblait à un fourneau à bois du siècle dernier. Son dos me paraissait fin et nerveux, il semblait plus jeune que de face.

— Moi, c'est Tarass !

Je dus d'urgence inventer une réponse. Lui décliner mon identité exacte n'était pas la meilleure solution : d'abord parce qu'il ne m'aurait pas cru, ensuite parce que je ne savais pas à qui j'avais affaire. Ce n'était pas parce que je sortais de l'enfer qu'il fallait y retourner tout de suite.

— Olympe !

Ce fut le premier nom qui me vint à l'esprit. Après tout, je me demande qui a décidé que ce n'était pas un prénom masculin. J'ai retenu des enseignements historiques de l'abbé Sicard que l'Olympe était un massif montagneux de Grèce dans lequel s'ébattaient une ribambelle de dieux, mais le prêtre ne m'avait jamais dit que c'était un mot féminin.

Tarass me fit signe de m'asseoir en face de lui, devant une table embarrassée d'un amoncellement hétéroclite d'objets ménagers ou non. Il jeta devant moi un godet métallique et cabossé dans lequel il versa un café amer et brûlant.

Pour la première fois, je le détaillai de face. Il était vêtu d'oripeaux et de peaux de bête. Sa pilosité foisonnante laissait apercevoir des problèmes cutanés sur ses joues. Tout était gris, sauf ses yeux d'un bleu céleste. On aurait dit les prunelles d'une jolie femme. Cette sorte de regard ne vous lâche pas lorsqu'il s'est planté en vous. Sa voix ressemblait à celle des gens qui ne s'expriment pas beaucoup : rauque, mal posée, chevrotante. Mais il avait l'air de ceux à qui on ne la fait pas.

— Écoute-moi bien, Olympe. Je n'ai pas cru un mot de ce que tu m'as raconté, mais je m'en fous. Tu es dans la merde. Et pour le moment, ça suffit à Tarass.

Il parlait de lui à la troisième personne.

— Tarass va aller au village. Tu viens.

Ce n'était toujours pas une question. Il n'était pas envisageable de lui opposer un autre emploi du temps. De toute façon, je n'en avais pas.

Dehors, le paysage n'était pas particulièrement engageant. Des monticules de gravats, une carcasse rouillée de voiture, des bidons d'huile, d'essence ou de produits inconnus traînaient partout. Certains récipients laissaient échapper des substances sirupeuses et suspectes. Tout semblait indiquer que Tarass habitait dans une décharge, certainement pas homologuée.

Le jour se montrait comme à regret. Il dévoilait une plaine brouillardeuse, au fond de laquelle se dessinait peu à peu la masse monstrueuse d'une montagne. Je n'en voyais que les contreforts, les plus hauts sommets se dissimulaient dans la brume. Quelque chose me disait que j'arrivais de là-haut.

Soudain, je fus poussé par une violente bourrade dans le dos. Je me retournai et restai ébahi.

— C'est Maurice, m'informa Tarass en me présentant l'âne qui venait de me bousculer sans courtoisie.

Maurice fut attelé à une sorte de carriole. Enfin, une chose que je baptisai de

ce nom puisqu'elle était munie de deux roues en bois cerclées de métal. Tarass me désigna la place qui me serait assignée désormais : à l'arrière du véhicule, le dos tourné au chemin, les pieds traînant par terre sauf si je les croisais. Le baudet se montra en grande forme : l'attelage démarra sèchement, manquant de m'envoyer à terre. Je m'agrippai aux montants de la charrette pour trouver une situation à peu près stable. Des corbeaux croassaient tandis que d'autres volatiles criaillaient autour de nous et moi, je déployais ce qui me restait de force pour résister aux cahots de la route.

La route, c'est vite dit... C'était à peine un chemin, une sorte de trouée : des pierres, des ornières boueuses, des plaques de ciment... Et puis, soudain, j'aperçus sur le bas-côté le nom d'un village sur un poteau indicateur à moitié immergé dans une flaque d'eau : *Balagar*.

Un souvenir me revint : la carte géographique que me montrait l'abbé Sicard pendant nos leçons. La Borgalie apparaissait comme une bande de terre ouverte au sud sur la mer Bleue, et fermée au nord par un massif que le prêtre appelait « la montagne Noire » avec un trémolo craintif dans la voix. La route qui montait de la mer à la montagne s'arrêtait à Balagar. Pour le curé, il n'y avait rien ni personne au-delà. Dans les sommets, c'était encore pire, l'Église faisait l'hypothèse que seuls quelques groupes armés incontrôlés y trouvaient refuge. À moins que le Diable en personne n'y ait établi son quartier général.

Première erreur de l'ecclésiastique : au-delà de Balagar, il y avait des gens. Certes, ils vivaient dans la misère, mais c'étaient des humains tout de même. Seconde insuffisance de son enseignement : ces personnes s'étaient organisées sans avoir besoin des services de l'État central. De toute façon, aucun fonctionnaire ne s'était porté volontaire pour officier dans cette contrée.

Maurice s'arrêta enfin, soulageant ainsi mes reins et mes bras. Nous nous trouvions entre deux cabanes, dans un style qui ne déparait pas le paysage : bois noirci par le temps, toile goudronnée pour assurer l'étanchéité du toit, plaque ondulée pour protéger les ouvertures... le tout se tenait de guingois. C'était donc ça que Tarass appelait « le village ». L'abbé Sicard avait omis de me dresser le panorama des bidonvilles de la région. Un jour, il faudrait que je lui en parle.

De la *maison* de gauche sortit une vieille emmitouflée dans une couverture à la couleur inconnue. L'ancien et l'ancienne s'interpellèrent dans un dialecte baragouiné dont le sens m'échappa complètement. Exclamations gutturales,

abolements et interjections : ce fut l'essentiel de leur dialogue. Ils avaient l'air de se comprendre. Tarass sauta à terre avec une souplesse dont je ne le pensais pas capable. Il suivit la vieille dans son antre.

C'est alors que je me sentis observé. De l'autre côté de la *rue* apparut une gamine qui me fixait depuis un moment. Moi qui avais toujours été animé d'une espèce de fantasmes pour les femmes à taches de rousseur, j'étais servi. Le visage de la fille était envahi de poussière de son et encadré par une chevelure flamboyante. Sa silhouette se trouvait entourée d'un tablier sale. Des chaussettes dépareillées tombaient sur des sandalettes mal fermées. Elle ne semblait pas disposée à entamer la conversation. Elle attendait que j'ouvre le dialogue.

— Bonjour ! Comment tu t'appelles ?

— Vava !

Va pour Vava. Je fus soudain pris de doutes quant à l'exhaustivité du travail de nos officiers d'état civil. J'aurais été surpris que cet enfant et son nom aient été répertoriés quelque part.

— Tu vas à l'école ?

Haussement de ses frêles épaules pour toute réponse.

— Tu sais lire ?

Elle hocha la tête avec conviction. La question lui arracha un joyeux sourire.

— Qui t'a appris ?

Elle tendit alors un doigt potelé vers le lointain :

— Emon, à Balagar

C'est alors que la vieille surgit et intima l'ordre à Vava de se taire et de rentrer chez elle. Le ton de son injonction me laissa penser que la maîtresse des lieux n'avait aucune intention de révéler au monde l'existence de Vava.

Pendant ce temps, Tarass chargea une pleine caisse de légumes dans la carriole et reprit sa place de cocher. Maurice comprit le commandement avant qu'il le lui lance : le baudet fit demi-tour.

13.

Je ne comptais plus les jours. Je squattais toujours chez Tarass. Il ne me parlait pas ou presque pas, ce qui me convenait très bien. J'étais dans un état vaporeux. Tout me semblait irréel. En tout cas, je n'étais pas capable de prendre la moindre décision.

Parfois Tarass me tendait un outil, un couteau, un balai. J'en déduisais que je devais l'aider : à couper du bois, préparer la soupe, nettoyer son antre... ces tâches avaient pour avantage essentiel de m'éviter la peine de penser.

À chaque réveil, le maître des lieux avait l'air de s'étonner de me voir encore chez lui. En peu de mots, il m'avait fait comprendre qu'il ne me retiendrait pas si je voulais partir pour retrouver mon « monde d'avant ». La vérité, c'était que je n'avais pas envie de quitter cet endroit en dépit de son inconfort. Je m'inventais quelques bonnes raisons pour ne rien décider et profiter de l'hospitalité de Tarass. Quel moyen de transport efficace pouvais-je utiliser pour m'extraire de ces lieux ? Je ne me voyais pas arriver au palais de ma famille à dos d'âne. J'avais trop de considération pour Maurice. Par ailleurs, j'étais piqué d'une curiosité : comment pouvait-on vivre dans une région que tous les services publics avaient désertée ? Pas de routes, aucun hôpital, école inexistante...

J'en conclus que je devais poursuivre mon apprentissage du peuple. C'était la bonne occasion de connaître les vraies gens, ceux que je n'avais jamais côtoyés.

Chaque matin ou presque, Maurice nous emmenait de son pas serein chez l'épicière que Tarass appelait « Betsy ». Je profitais de notre déplacement pour approcher la jeune Vava dont la présence m'intriguait. Désormais, ses taches de rousseur s'égayaient lorsqu'elle me voyait arriver avec mes gros sabots. Elle me dit qu'elle passait ses journées à aider Betsy à lire et à compter. Elle me montra ses bouquins : des livres d'enfants aux pages manquantes, aux couvertures maculées ou déchirées. Lorsque je lui demandai qui lui avait appris à se débrouiller avec les lettres et les chiffres, elle me parla du mystérieux Emon de Balagar.

Tarass n'était pas doué pour la conversation, mais il savait s'inquiéter. Un matin, il me tendit un miroir sans un mot. J'eus un mouvement de recul. Ce type aux longs cheveux gris, à la barbe foisonnante, au regard fatigué, c'était moi. La

maigreur de mes traits m'épouvanta. En m'observant un peu plus précisément que d'habitude, Tarass marmonna quelque chose que je ne compris pas, puis il se tourna, haussa les épaules et vaqua à ses occupations. Reprendre du poids et retrouver un visage avenant, voilà qui me fournit une raison supplémentaire de ne pas quitter l'ancre de Tarass.

Les crépuscules se succédèrent anonymement : je ne savais plus nommer le jour présent de la semaine, ce qui ne me déstabilisait plus. Si bien qu'un lundi ou un jeudi, ou peut-être un samedi, nous rencontrâmes Donatien Bourru chez Betsy. Son moyen de locomotion prioritaire pouvait rivaliser avec celui de Tarass. Sa carriole était tirée par « Madame Butterfly », c'est ainsi qu'il appelait son ânesse de cinq ans. Donatien Bourru était un nain maigrichon d'un mètre cinquante environ. Fort en gueule, puisque je l'entendis claironner, alors qu'il discutait avec Betsy chez elle et que je me trouvais dehors avec Vava.

Soudain, Betsy surgit de son abri, adressa quelques mots à Vava dans un dialecte que je qualifierais de local, puis elle grimpa avec une agilité de jeune fille sur la charrette de M. Bourru. Vava comprit mon interrogation avant que je la formule :

— M^{me} Bourru est malade. Donatien est venu chercher Betsy pour qu'elle la guérisse.

— Betsy est-elle capable de soigner les gens ?

Vava haussa les épaules, ce qui était son attitude préférée lorsqu'elle ne savait pas. De toute évidence, elle ignorait les talents de Betsy. J'insistai :

— Il n'y a donc pas de médecin dans la région ?

Nouvelle réponse muette de Vava. J'en déduisis qu'aucun toubib ne vivait dans les environs et fis l'hypothèse que Betsy servait de guérisseuse. Ou d'infirmière, en mettant les choses au mieux. Je me souvins que d'après les cartes de l'abbé Sicard, nous étions dans une zone désertique. À propos du nord de Balagar, la seule information qu'il m'avait transmise, c'était qu'il n'y avait rien jusqu'au pied des montagnes Noires.

La situation était claire : on n'avait pas besoin d'un médecin dans un territoire où personne n'habitait. Ni de rien d'autre.

Un matin, je tombai sur une coupure de journal dans laquelle Betsy avait

enveloppé des salades et des carottes. Un gros titre me cloua sur place : *Oreste Lecœur est libéré mais introuvable !* Mon kidnapping et les négociations qui avaient abouti à mon élargissement avaient dû agiter longuement la presse et l'opinion publique. Désormais, on me cherchait, c'était prévisible.

Pouvais-je laisser mon entourage dans l'ignorance de mon existence ? La question de quitter Tarass se posa de nouveau. La tentation était grande de fuir la misère de ce lieu où il vivait et de courir me réfugier dans le luxe du palais familial. Pourtant, je décidai de rester encore. Il me paraissait plus important de tirer parti de la situation pour approfondir ma connaissance du pays que mon père aurait pu prétendre régenter.

Parfois, le garde-manger de Tarass se trouvait assez doté. Nous ne nous rendions pas *au marché*. Je choisis une journée où la météorologie me semblait favorable, et je lui fis la demande d'emprunter Maurice pour aller jusqu'à Balagar, la capitale régionale. Une fois de plus, il marmonna, puis alla lui-même préparer l'animal pour un long déplacement. Entre le bourg sans nom où logeaient Vava et Betsy et Balagar, il était probable qu'il y avait jadis eu une route entretenue, mais Maurice et moi-même n'en rencontrâmes que des tronçons fortement endommagés. Notre trajet dura deux heures dans un climat qui semblait indissolublement lié à ce paysage, c'est-à-dire un ciel noir, une atmosphère humide et des brumes obstinées.

En arrivant vers Balagar, je découvris des cabanes isolées, puis de plus en plus rapprochées, jusqu'à former des bidonvilles. Planches vermoulues, tôles ondulées, plaques goudronnées, rouleaux de plastiques constituaient l'essentiel des matériaux de construction. Ici et là, des vélos, des morceaux de pneus usagés, des trucs désarticulés que je ne pouvais nommer, jonchaient le sol.

Des enfants jouaient dans la boue. Des hommes et des femmes dépenaillés nous regardaient passer avec sidération malgré les sourires engageants que j'essayais de leur distribuer. Ils devaient me prendre pour un simple d'esprit. Qu'un étranger se risque dans leur cloaque leur semblait hors de compréhension. Je ressentis un vague écœurement. Je me posai de nouveau la question qui me hantait : était-il possible que ma famille ait eu l'idée de régenter un tel pays ?

En approchant de ce qui pouvait être le centre-ville, des bruits de clameurs se firent de plus en plus précis. Puis j'entendis plusieurs éclats, suivis de panaches de fumée, de mouvements et de cris de foules. Soudain, près de cent mètres

devant moi, des hommes et des femmes jaillirent en hurlant, poursuivis par des silhouettes noires armées de lourdes matraques.

Maurice, qui n'avait pas perdu sa placidité, s'était prudemment arrêté sans mon autorisation. C'est alors que trois mastodontes surgirent pour m'extirper de la carriole et me jeter à terre. Après avoir subi une pluie de coups de pied, de poing, de bâton et de n'importe quoi, je me retrouvai menotté dans un véhicule grillagé où se trouvaient déjà d'autres manifestants dans un piteux état. Pendant plus de vingt ans, mes parents m'avaient protégé de la violence des hommes, je commençais à refaire mon retard.

La suite fut une longue attente dans des locaux miséreux, aux côtés de mes compagnons d'infortune assis en rang d'oignons. À mon tour, je fus amené devant un être à la figure couturée et au regard méprisant. Derrière un bureau boiteux, il tenait un grand registre ouvert sous ses yeux :

— Nom ? aboya-t-il.

À ce moment précis, j'avais plusieurs stratégies de réponses possibles. Comme j'encaissai un nouveau coup de pied dans les côtes, je n'eus pas le temps de lambiner et je choisis la solution la plus simple qui, en l'occurrence, s'avéra la plus mauvaise :

— Oreste Lecœur, murmurai-je.

Un vaste éclat de rire secoua la dizaine de soldats à la sale mine qui m'entouraient. Le chef ne se priva pas d'une ironie qui l'amusa fortement :

— Et moi, je suis le roi d'Angleterre, connard ! Je répète : ton nom ?

— Maurice Olympe.

J'étais dans le grand n'importe quoi, mais cette fois, il parut satisfait :

— Eh bien, tu vois ! Quand tu veux ! glapit-il. Alors maintenant, autre question : qu'est-ce que tu foutais là ? Qui te paye ?

J'étais à la recherche du dénommé Emon, mais je ne pouvais pas évidemment mettre en danger quelqu'un que je ne connaissais que par l'intermédiaire de Vava.

— Je me promenais.

Un nouveau coup de matraque dans les jambes me fit hurler. Depuis six mois, j'avais eu le temps de comprendre qu'avoir le pouvoir donne le droit d'être violent. C'est une réalité qui vous surprend facilement, même quand vous êtes prévenu.

— Tu me prends pour un con ?

Je tentais de rectifier ma première réponse :

— Je cherchais Emon !

— Emon ? Voyez-moi ça !

Visiblement, le fait de s'intéresser à Emon contrariait mon tortionnaire, ce qui me conforta dans l'idée que celui qui avait appris à lire à Vava était un homme à rencontrer d'urgence.

14.

J'avais de nouveau perdu la notion du temps. Le lendemain, mais c'était peut-être plus tard, je fus extirpé de la cellule que je partageais avec une demi-douzaine de pauvres gars. Sans ménagement, on me poussa dans une salle qui devait probablement servir de cantine au personnel de ce que j'étais bien obligé d'appeler une prison.

Des reliquats de nourriture traînaient partout. La pièce était mal éclairée par une ampoule qui pendouillait lamentablement au plafond. Les murs suintaient l'humidité. Outre la table métallique, deux bancs d'écolier et un distributeur de boissons bancal étaient les seuls *agréments* de cet endroit qui puait la crasse et l'essence. Je remarquai deux ou trois jerrycans alignés dans un coin.

Un individu m'attendait. Sans autorisation, je m'assis. Il y a des situations où appuyer ses épaules et ses reins sur le dossier d'une chaise, même pourrie, c'est un véritable soulagement. Mes matons s'éclipsèrent. L'homme commença par m'observer sans un mot. Je soutins son regard. Puis il laissa tomber une question de ses lèvres charnues :

— Il paraît que vous me cherchiez ?

Il devait peser dans les 120 kilos, ce n'était pas le moment de le taquiner ou de lui manquer de considération. Il souffrait non seulement d'obésité, mais aussi d'un problème de vision puisqu'il portait des lunettes à verres fumés. Il ne semblait pas agressif. Le fait qu'il n'avait pas adopté le tutoiement d'entrée me parut une bonne nouvelle. Un dialogue civilisé était peut-être possible, mais je me forçais à demeurer prudent :

— Oui, c'est Vava qui m'a parlé de vous.

Je n'aurais jamais pensé que le seul surnom de la fillette me servirait de sésame. Derrière ses lunettes, je sentis que l'attention de l'homme s'était éveillée, mais qu'il restait sur ses gardes. Il me toisa d'un air méfiant :

— Qui êtes-vous ?

— Si je vous le dis, vous n'allez pas me croire !

— Essayez quand même !

— Écoutez... je sais que je suis chevelu, barbu, amaigri donc méconnaissable. Mais je suis néanmoins Oreste Lecœur.

Il observa encore un instant de silence, dans une impassibilité totale. Il n'était pas entièrement convaincu.

— Je suppose que vous n'avez aucun document d'identité pour le prouver.

— Aucun ! Il y a longtemps qu'on m'a tout pris : papiers, argent, montre, téléphone...

— Bon ! Vous comprendrez que j'ai besoin de plus avant de vous croire. Pour le moment, je vais voir si on peut améliorer vos conditions de détention. Si vous m'avez menti...

Il s'abstint de terminer sa phrase, laissant planer toutes sortes de menaces plus ou moins plaisantes. Un instant de lucidité me poussa à réagir :

— J'ai deux questions, monsieur.

— Allez-y !

— D'abord, quelle est la raison de la manif dans laquelle j'ai été pris ?

— Vous n'avez aucune idée de la condition de vie des gens d'ici ? Remarquez... votre ignorance donne un peu de véracité à l'identité que vous m'avez fournie ! Nos élites ne savent rien des problèmes du peuple, je dirais même qu'ils s'en fichent complètement. Leur seule réponse, ce sont les flics et l'armée.

— C'est donc une révolte de la misère !

— Appelez ça comme vous voulez ! Pour votre gouverne, puisque je vous vois peu informé, je vous signale que les gens se rebellent périodiquement dans toutes les villes du nord de la Borgalie. À Balagar, c'est encore pire qu'ailleurs !

— Pourtant je pensais que la Borgalie était une nation prospère et calme...

— Hahaha ! Figurez-vous que je vous crois de plus en plus. Pour dire autant de conneries, il est en effet bien possible que vous apparteniez à la famille Lecœur ! Je rectifie : la Borgalie n'est pas un pays riche, c'est un pays où vivent quelques riches grâce à la corruption, au vol, au détournement d'argent public et j'en passe. Vous aviez une autre question plus intelligente ?

— Oui. Quel est votre statut ou votre rôle là-dedans ?

Je ne pouvais lire son regard, mais son attitude me donna à penser qu'il se méfiait encore de moi. Pourtant, j'avais l'impression qu'il pouvait m'aider, il fallait que j'argumente davantage :

— Écoutez, lui dis-je. Vous avez deux solutions. Ou bien je ne suis qu'un pauvre émeutier parmi d'autres et vous n'avez rien à craindre de moi, surtout que je suis du mauvais côté de la table. Ou bien je suis Oreste Lecœur et j'ai les moyens d'intervenir pour soulager la misère que j'ai pu constater dans cette région. Vous ne risquez rien, je m'y engage.

Une nouvelle hilarité découvrit ses canines en déplorable état. J'en conclus qu'il ne devait pas y avoir davantage de dentistes que de médecins dans ce coin.

— Hahaha ! Vous avez raison : c'est moi qui suis du bon côté de la table. Pour l'instant, contentez-vous de savoir que je suis une sorte de lien entre les révoltés et les autorités. Bien ! Vous allez m'excuser, qui que vous soyez, j'ai beaucoup à faire.

Il se leva, frappa à la porte et disparut ; puis je fus raccompagné dans ma cellule collective par des mains toujours aussi peu douces.

* * *

Depuis plusieurs mois, je collectionnais les moments de frayeurs, mais j'avais compris que la peur, ça se dominait. Lorsqu'on a été près de perdre la vie, peut-on encore craindre quelque chose ou quelqu'un ? Ce n'est sûrement pas l'abbé Sicard ou mes parents qui auraient pu apporter une réponse à cette question.

Le lendemain de mon entrevue avec Emon, quatre militaires armés ouvrirent la grille de notre cellule. Mes six compagnons furent nommés un à un, puis fermement priés de se lever et de sortir. Je craignis pour eux. Je me rassurai en pensant qu'être pris dans une manif, ça valait au plus quelques semaines de prison, mais pas davantage. Je restai seul assis par terre contre un mur. Mes méditations me ramenèrent à ma conversation avec Emon : si c'était une crapule, j'étais loin de retrouver Tarass et Maurice ; s'il avait un pouvoir, il était possible qu'un dialogue puisse s'ouvrir avec une autorité quelconque.

Quelques heures plus tard, deux femmes se présentèrent à moi. L'une avait le visage ravagé par une maladie de peau. Elle avait un tour de taille... non, elle n'avait pas de taille. L'obésité devait être une pathologie très présente dans cette région. L'autre intruse était une petite vieille chétive, avec des lorgnons sur le bout du nez, elle ne semblait pas voir plus loin que celui-ci.

Elles avaient passé une sorte d'uniforme gris et un brassard où elles avaient dessiné à la main une croix rouge. Elles n'étaient pas plus aimables que leurs collègues soldats :

— Lève-toi !

Après avoir arpenté quelques couloirs sombres, je fus projeté dans une pièce dont je constatai l'aspect assez répugnant. De très loin, ce réduit ressemblait à une salle de bains. Mes deux matonnes confirmèrent mon intuition.

Elles n'avaient pas eu le temps de faire des progrès en délicatesse :

— Prends une douche, rase-toi et enfile ça !

J'avoue que je n'aurais jamais imaginé nommer *douche* l'espèce de jet d'eau glacé qui m'aspergea. J'arrosai un corps bleu de froid en serrant les dents pour ne pas hurler. Puis, grâce à une paire de ciseaux dont la dimension aurait permis d'égorger un cochon, je taillai ma barbe tant bien que mal. Je passais un jean usagé et un tee-shirt qui avait été blanc quand une de mes *amies*, la plus volumineuse, tambourina à la porte :

— C'est bon ! Sors de là !

L'idée de me demander si j'étais prêt et visible ne l'avait pas effleurée. Pourquoi cherchaient-ils à me rendre une allure presque normale ? La question me taraudait et mille réponses plus ou moins agréables me venaient à l'esprit.

Le garde-chiourme me conduisit à travers un nouveau dédale de couloirs dans un bureau que je reconnus. Le gradé qui m'avait accueilli était toujours présent, derrière son grand cahier, mais je perçus tout de suite qu'il avait changé d'attitude. Il avait oublié son arrogance et son sourire mauvais. Sa façon de lisser sa moustache et son menton laissait deviner une certaine inquiétude. Je ne m'attendais pas spécialement à un bonjour de sa part et j'eus raison. Il préféra lancer un ordre à son planton :

— Fais entrer !

Je sentis que quelqu'un pénétrerait dans la pièce derrière moi. Quand je fis demi-tour, j'eus ce qu'il me faut appeler *un coup au cœur*.

— Olympe !

15.

Lorsque je sortis de mon lieu de détention, je me retournai sur la façade décrépite de l'établissement. Sur une planche de guingois, on pouvait lire *Commissaria* avec une faute d'orthographe que je fis observer à Olympe qui m'accompagnait. L'ex-chanteuse fut surprise de la légèreté de ma remarque. Pour un homme qui venait de traverser des épreuves invraisemblables, elle trouvait ma première préoccupation curieuse :

— Tu es sûr que ça va, Oreste ?

— Tout à fait ! Ne t'inquiète pas !

Dans un passé lointain, j'aurais attendu près de dix mois avant d'adopter le tutoiement avec elle. Mais j'appris là, sur ce trottoir défoncé d'une rue macabre, que la misère a cette vertu de raccourcir les préliminaires et les mondanités.

Je ne savais quel miracle avait conduit Olympe à me faire libérer, mais je remis les explications à plus tard.

— J'ai une visite à faire, Olympe.

— Emon ?

— Comment ? Tu connais Emon ?

— Évidemment ! Tout le monde ici connaît Emon !

Elle me poussa dans une sorte de véhicule tout-terrain dont elle prit les commandes. Elle avait revêtu une véritable tenue de combat qui la rendait encore plus sexy : un treillis kaki ajusté à sa taille. Le trajet nous ballotta méchamment entre ornières et nids-de-poule. La route ne nous laissait guère de répit physique. Mais Olympe maîtrisait parfaitement son volant et la géographie des lieux.

En ville, les bâtiments en dur – lorsqu'ils en existaient – respiraient la misère : j'avais l'impression d'être dans un décor de film tant la pauvreté de ce paysage me semblait caricaturale. Des vieux étaient rivés à leurs sièges aux portes de leurs abris. On sentait qu'ils y resteraient toute la journée en attendant la suivante, puis la dernière. Des silhouettes voûtées glissaient silencieusement le

long des murs. La circulation se composait surtout de vélos et d'engins hétéroclites à deux ou quatre roues, le plus souvent des charrettes surchargées, tirées ou poussées. Parfois, un chien ou un chat s'enfuyait devant nous. Organiser les flux des véhicules et des passants semblait une option inenvisageable pour les autorités qui, de toute façon, brillaient par leur absence.

En approchant de ce qui était probablement le centre, le paysage se durcit : les manifestations précédentes avaient laissé leurs traces : des carcasses de voitures brûlées et renversées, des barrières métalliques, des panneaux publicitaires jonchaient les rues.

Dans une artère encore plus ravagée que les autres, Olympe slaloma entre les détritits, puis stoppa le quatre-quatre devant une sorte de bazar. Sur le trottoir, on avait aligné des cagettes de fruits et légumes, mais aussi toutes sortes d'objets : des montres, des couverts, des cahiers d'écolier... Olympe s'engouffra sans hésiter dans l'entrée sombre :

— Emon ! appela-t-elle.

— Je suis là, Olympe.

L'homme était au sommet d'une échelle, occupé à arranger une étagère pleine de produits ménagers. Visiblement, Emon était capable d'un petit miracle d'équilibre. Malgré sa corpulence, il paraissait parfaitement à l'aise sur le dernier degré de son escabeau. Lorsqu'il se rétablit sur terre, Olympe et le boutiquier se donnèrent une forte brassée.

Ma lucidité me revenait peu à peu. Ce que j'avais vu depuis ma libération me dépassait, le moment d'une mise au point était venu. Olympe sentit qu'il fallait me résumer l'essentiel :

— Oreste, je suis née dans cette ville et y ai vécu plus de dix-huit ans. Emon est un père pour tous les enfants du coin. C'est lui qui m'a prévenu de ton incarcération.

Emon nous entraîna dans son arrière-boutique. Olympe me pressa d'accepter la tasse de thé qu'il me proposait d'abord parce qu'il excellait dans sa préparation, ensuite parce qu'il aurait été froissé d'un refus. Elle prit la direction de la conversation :

— Emon, raconte-nous, qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Les Féroces sont descendus de la montagne, ils ont soulevé les gens. Tu connais la misère de ce pays, ils n'ont pas eu beaucoup à faire pour exciter les habitants, déclencher des manifs et les faire dégénérer...

Olympe me précisa la situation :

— Les Féroces constituent une sorte de tribu de gangsters qui vivent dans les hauts plateaux. Il y a probablement des femmes et des enfants. Personne n'a idée de leur nombre ou leur organisation. Les flics en ont peur, ils ne mettent jamais les pieds sur leur territoire.

Je compris que moi-même, j'avais effectué un séjour privilégié chez les Féroces.

Emon compléta :

— Ils ont soi-disant pour objectif de lutter contre la misère. En fait, ils cherchent à faire régner leur loi. Il semble que certains soient armés, on ne sait pas trop comment.

Olympe suivait attentivement le discours d'Emon. Elle donnait le sentiment d'avoir une confiance infinie dans ce qu'il disait. Plus tard, j'apprendrais qu'elle lui doit son éducation et sa réussite professionnelle. Elle le poussa dans ses retranchements :

— Mais toi, Emon ? Quel est ton rôle là-dedans ? Tu cours des risques, non ?

— Moi, je rends des services : j'enseigne la lecture aux enfants, je soigne les petits bobos, je fais manger les indigents... Les Féroces le savent. Ils n'osent pas s'en prendre à moi parce que la population se retournerait contre eux.

Je commençais à prendre pied peu à peu dans une réalité que j'ignorais complètement six mois auparavant. J'entrevois que les institutions publiques et l'État avaient perdu tout contact avec la société. Il me fallait encore plus d'informations :

— Emon, comment en est-on arrivé là ? Je veux dire... toute cette misère...

— Hahaha ! Évidemment... du haut de ta montagne de fric, tu n'as rien vu. La famille Lecœur est au-dessus de ça...

— Mais enfin, l'État intervient, subventionne des activités, des écoles, des

routes...

Comme Emon hésitait à me répondre, c'est Olympe qui se tourna vers moi :

— Oreste ! Ici, le pognon n'arrive pas... C'est la corruption, le vol, le détournement d'argent qui dominant. Seule une poignée de nantis en profitent...

En sortant de la caverne d'Emon, je ne sus que penser. La fatigue de ces derniers mois et l'impuissance devant ce tableau de misère le disputaient à la honte d'habiter dans ce pays et au sentiment de culpabilité de n'avoir rien vu et donc rien fait.

En attendant, je n'avais plus de papiers et je vivais aux crochets d'Olympe, qui m'entraîna dans le seul hôtel-restaurant potable : Les Trois Canards, l'endroit où le préfet logeait les rares officiels qui se risquaient jusqu'ici. Sous l'œil peu chaleureux de la gérante, je déposai mes maigres effets dans une chambre à l'aspect impersonnel, puis je repris immédiatement le cours de mes affaires.

J'avais encore besoin d'un service d'Olympe, qui ne me refusait rien. Elle me donnait l'impression de vivre avec excitation une aventure extravagante. Elle avait grandi dans ce coin et en gardait probablement une forte envie de revanche. Je craignais qu'elle attende de moi plus que je ne pourrais offrir.

Je devais avoir l'air particulièrement minable puisqu'elle me préconisa une journée de repos que je repoussai à plus tard. Je ne lui avais encore rien dit de ma détention et de ma libération. En quelques mots, je lui racontai mon séjour chez Tarass.

— Je veux retourner chez lui. Je lui dois beaucoup, Olympe.

— Je le connais, Oreste. Nous nous arrêterons aussi pour voir Vava, c'est une petite fille fantastique. Je ne sais pas comment faire, mais il faudrait la tirer de là.

Nous remplîmes la voiture de victuailles et prîmes immédiatement la direction du nord. Vava nous fit fête. Je lui avais trouvé une poignée de bouquins neufs qu'elle découvrit avec une mine éberluée : il existait donc des livres entiers, propres, qu'on a du plaisir à feuilleter.

En arrivant chez Tarass, je partageais avec Olympe une crainte qui fut vite soulagée lorsque j'aperçus Maurice. Dans la grange, l'âne mastiquait paisiblement sa ration de foin. Je lui donnai une tape amicale. Son regard

légèrement narquois me fit comprendre que j'avais eu tort de m'inquiéter pour lui au moment où j'avais été arrêté sur la carriole à laquelle il était attelé. Tarass me confirma cette information en surgissant dans mon dos :

— Maurice connaît le chemin.

16.

La chambre que m'avait réservée Olympe aux Trois Canards était propre, mais petite. On pouvait considérer qu'elle était dotée du minimum vital, à condition que celui-ci se résume à peu de choses. Aucun Lecœur n'aurait osé passer une nuit dans un endroit pareil, mais je n'en étais plus là. Par rapport à mes couchages précédents, je me trouvais dans une sorte de bulle enchantée, même si la plomberie, très encrassée, ne fonctionnait que par miracle en émettant une gamme de bruits inquiétants. Je dormis une dizaine d'heures d'affilée tant j'étais éreinté par les derniers évènements.

En redescendant dans la salle commune, je m'informai de la date du jour auprès de Charlotte Barbizon, la tenancière du lieu. Ma question lui donna l'impression d'avoir affaire à un être dérangé ou fortement aviné. C'était une blonde platine qui avait bien vécu, comme Olympe me l'avait décrite de façon laconique. Je devinai que M^{me} Barbizon avait exercé des métiers dont la morale bourgeoise discute le bien-fondé. Quoi qu'il en soit, elle me fit savoir que nous étions le 20 mai, qu'il était 16 heures et qu'il aurait été convenable de permettre à la femme de ménage de s'occuper de ma chambre avant midi.

J'assurai M^{me} Barbizon de mon soutien et son personnel de ma considération. En espérant voir ma cote remonter dans son estime, je lui commandai un grand café.

En observant ma tasse fumante, je me sentis menacé par une confusion mentale d'envergure. Pendant près de vingt ans, rien ne s'était passé dans ma vie et je n'avais rien connu de celle des autres. Depuis six mois, j'avais au contraire tout vécu, surtout ce qu'il y a de plus lamentable dans la relation entre les hommes : la violence, le mépris, la haine. Il était temps d'organiser le pataquès de mes idées et, d'abord, de chercher à savoir la suite que j'aimerais donner à mon existence.

Désormais, j'étais à découvert. Ceux qui s'en donneraient la peine pourraient localiser Oreste Lecœur facilement. Une meute de journalistes n'allait pas tarder à s'abattre, même s'ils auraient horreur d'exercer leur métier dans ce trou perdu.

Je pouvais évidemment rentrer au *palais* et reprendre ma vie indolente d'avant les évènements. Si je l'avais vraiment voulu, je me serais précipité dans les bras

de ma chère gouvernante dès ma libération par mes kidnappeurs. Mais j'avais éprouvé le besoin de traîner une quinzaine de jours chez Tarass. Et si j'avais été pressé de retrouver mon existence d'avant, j'aurais fiché le camp immédiatement de cette chambre d'hôtel miteuse, ce que je ne prévoyais pas malgré l'air revêche de M^{me} Barbizon.

Conclusion : quelque chose me retenait dans ce coin déshérité.

Je n'étais pas vraiment porté par un sentiment de générosité à l'égard d'une population dans l'extrême pauvreté ni par une idée de révolte contre l'inégalité sociale. J'étais animé plutôt par une sorte d'étonnement. Comment un État que je pensais solide et organisé pouvait-il laisser à l'abandon une région comme celle où je me trouvais ? Je décidai de poser la question à la personne responsable des services publics : le préfet.

Olympe arriva alors que je remuais ces réflexions. Elle était toujours délicieuse dans sa nouvelle tenue sportive : boots, jean et pull vert d'eau. Je fus saisi d'une interrogation annexe : n'était-elle pas une raison supplémentaire qui me retenait de rentrer à la maison ? Je remis encore la réponse à plus tard.

Lorsque je lui fis part de mon intention de rencontrer le préfet du lieu, elle eut un moment d'hésitation et émit une réserve :

— Moi je veux bien, mais tu vas avoir une surprise.

La préfecture était un ensemble blanc, bâti sur une hauteur à l'écart des habitations. Elle était entourée de jardins verdoyants et parsemés de massifs d'hortensias. Le luxe éclatant du domaine tranchait avec la grisaille et la paupérisation du reste de la ville. Je sonnai à la grille. Plusieurs fois puisque mes premiers essais furent vains. Après un grésillement, une voix émergea de l'interphone.

— Oreste Lecœur ; je voudrais rencontrer M. le préfet.

— M. le préfet est absent

— Donnez-moi au moins un rendez-vous !

— C'est impossible, monsieur !

— Comment ça, « impossible » ?

Au moment où je commençais à m'étrangler d'indignation, Olympe me tira en arrière par la manche.

— Ça ne sert à rien, Oreste !

— Et pourquoi ça ne sert à rien ?

— Le préfet réside à Borga.

— Comment ? Tu es en train de me dire qu'il dirige ses services depuis la capitale ?!

— Exactement !

— Tu aurais pu me le dire plus tôt !

— Tu ne m'aurais jamais crue. Je voulais que tu constates par toi-même l'impéritie des autorités locales.

— Et le député ?

— C'est encore pire, personne ne l'a jamais vu par ici. Je ne suis pas sûre que quelqu'un connaisse son nom.

Je me sentis submergé par une sorte de vague de sidération. J'avais cru vivre dans un pays développé aux institutions fortes, où chacun trouvait sa place. Je découvrais la pauvreté, l'insécurité, l'incompétence et, pour compléter le tableau : la lâcheté.

Autour de moi, une coalition du mensonge et de l'irresponsabilité m'avait dissimulé la vérité.

— Olympe, je vais résumer... Dis-moi si je me trompe. Nous sommes dans une région abandonnée par l'autorité politique, sans services publics. La population peine à survivre. Le minimum d'approvisionnement est assuré par des citoyens de bonne volonté comme Emon. En plus, personne n'a jamais vu le début d'un commencement de subvention de la part du gouvernement...

— C'est presque ça, Oreste !

— Bon ! On rentre à la capitale.

* * *

Je fis le chemin de retour aux côtés d'Olympe. Elle conduisait vite et bien. Je me sentis suffisamment en sécurité pour observer les paysages que nous traversions. Mon impression globale sur la situation sociale et économique de la Borgalie ne s'améliora pas.

Peu de routes étaient entretenues. Lorsque nous côtoyâmes une rame de train qui se dirigeait vers la capitale, je fus surpris par l'état de vétusté des wagons et de la locomotive. Olympe me donna le détail sur un ton de fatalité amusé :

— C'est la seule ligne qui fait le lien entre le Nord et le Sud, et encore... elle s'arrête dix kilomètres avant Balagar. Après, les gens se débrouillent. Un unique aller-retour par jour. Tu remarqueras tout de même que nous avons dépassé le stade de la propulsion à vapeur.

Les villages défilaient, dénués d'animation et de la moindre trace de pittoresque. Les façades des bâtiments étaient noircies par le temps, ou alors, montraient des plaies béantes. Seul progrès par rapport à la situation de Balagar : les habitations précaires étaient rares. Des queues de clients patientaient devant les quelques magasins ouverts. Des gamins visiblement déscolarisés couraient dans les rues. Dans les zones rurales, nous fûmes arrêtés par des troupeaux d'ovins et de bovins faméliques que de jeunes bergers tristes ramenaient à l'étable.

Parfois, nous croisions des carcasses de véhicules calcinés qui témoignaient de tentatives de révolte de la population. Olympe me rapporta que l'armée, seule force organisée, veillait à l'ordre. Je sentis une sorte de colère froide me travailler l'estomac. Je découvrais fortuitement la vérité de mon propre pays.

Devant l'hôtel des Lecœur, le quatre-quatre d'Olympe stoppa enfin. J'hésitai longuement. Comment revenir dans cet antre du luxe, après ce que j'avais vu et vécu ? Ma compagne me prit la main :

— Il faut y aller, Oreste !

17.

Lorsque je franchis le seuil du repaire des Lecœur, ils étaient tous là. Cornaqués par Roger, le majordome, et Monette, qui n'avait pas abandonné son poste de gouvernante – elle avait toujours préféré dire « intendante » –, tous les domestiques étaient alignés dans le hall d'entrée pour m'accueillir. Il y avait Béatrice, la cuisinière, qui pleurait d'émotion et s'essuyait les yeux dans son tablier. Elle côtoyait Josiane, la blanchisseuse, et un garçon de salle dont j'avais oublié le nom. Le jardinier de mon père, Serge, était là aussi malgré la fatigue de son âge. Ma mère avait délégué Henriette, sa femme de chambre, puisqu'elle n'était pas disponible ce jour. Je n'avais aucun doute : pendant mes six mois d'absence, M^e Igouin et son équipe avaient fait le nécessaire pour que le personnel demeure en place et assure l'entretien de la maison.

Le seul être dont la présence m'importait se tenait droit à l'extrémité de la rangée : Philibert, le voiturier. Il fut aussi le seul à avoir un mot gentil :

— Vous nous avez inquiétés, M. Oreste.

— Merci, Philibert.

Les préliminaires ayant été exécutés, il me restait à me réfugier dans ma chambre pour prendre un minimum de repos et réfléchir à la continuation des évènements.

En entrant dans ce que les domestiques nommaient « ma suite », je fus comme sidéré par le luxe qui y régnait. Les murs avaient été repeints dans une couleur crème apaisante. Les lumières judicieusement disposées tamisaient l'ambiance. Le lit de bois massif était la nouveauté de ces lieux. Les draps et couvertures, dans les tons lilas, complétaient l'harmonie de l'ensemble. J'osais à peine fouler du pied la moquette, d'un gris curieux qui montrait des reflets par endroits – j'apprendrais plus tard qu'il convenait d'appeler cette couleur « gris brume ».

Dans un coin, j'aperçus un bureau d'acajou. Je reconnus celui de mon père. Dans l'esprit de ceux qui avaient rénové ma chambre, la continuité de la famille Lecœur avait probablement plus d'importance que ma modeste existence.

Dans ce cadre, les souvenirs me revinrent : les mites de mon lit de camp de prisonnier, la rugosité du plancher dans le cabanon de Tarass, le béton pourri de

la geôle de Balagar. Je me jetai sur mes couvertures où je me sentis vite enveloppé par une sensation de volupté qui me sembla indécente.

Je m'endormis sans vergogne.

* * *

La première démarche à entreprendre était de voir le préfet de la province de Balagar. Georges Pixalon avait trouvé refuge dans un somptueux bureau du ministère de l'Intérieur. Mon nom seul permit de lever tous les obstacles à une rencontre. Je parvins à son service sans encombre.

La pièce était illuminée par quatre fenêtres, masquées par des voilages de tulle. Le meuble de travail en noyer ne supportait rien d'autre qu'une lampe à l'immense abat-jour et un téléphone blanc. Le tout ne laissait pas l'impression d'un fonctionnaire accablé de labeur.

Avec affabilité, le préfet m'entraîna dans un coin plus « cosy » où je m'enfonçai dans un fauteuil de cuir. C'était un vieil homme au dos voûté qui marchait péniblement. Nous prîmes place autour d'une table basse en forme de feuillage. Il fit servir le café par un valet à l'allure impersonnelle.

— M. Lecœur, laissez-moi vous dire quel soulagement a été le nôtre lorsque nous avons appris votre libération.

Il lâcha sa phrase en se penchant vers l'avant, coudes sur les genoux, comme pour mieux me convaincre de sa compassion. Pour anticiper sur ce que notre entretien pourrait avoir de fâcheux pour lui, il me fit part d'une autre affirmation :

— J'ai bien connu votre père, M. Lecœur, c'était un ami et un homme d'affaires remarquable. Sa mort a été une grande perte pour l'économie du pays.

Georges Pixalon était un *vieux de la vieille* de notre administration, près de la retraite, ce qui le conduisait à mesurer ses efforts de travail au bénéfice de ses concitoyens. Il passa plusieurs fois sa main pigmentée de roux sur son crâne glabre, ce qui – je l'avais appris d'Olympe – était le signe d'un embarras évident. J'avais bien l'intention d'en exploiter les raisons. J'attaquai sans

ambages :

— M. le préfet, je viens de vivre quelques mois dans la province de Balagar. Vous avez la charge d'y représenter l'État. La misère du peuple y est considérable. Comment expliquez-vous cette situation ?

— M. Lecœur... M. Lecœur... la région est isolée, sans ressources naturelles, donc sans entreprises et sans emplois, alors comment voulez-vous que...

M. Pixalion envisageait visiblement de me faire la leçon qu'il aurait administrée à un gamin de 12 ans. Je décidai de le contrer :

— M. le préfet, n'est-ce pas le rôle de l'État de susciter le développement de cette province ?

— M. Lecœur... M. Lecœur...

Il répétait mon nom en simulant l'indignation comme s'il gourmandait un enfant coupable d'une grosse bêtise. Plus la conversation progressait, plus son sourire saumâtre se coinçait entre ses dents avariées. Je poursuivis mon réquisitoire :

— M. le préfet, à quoi a servi la subvention de 200 millions votée l'an dernier par le Parlement pour aider à l'implantation d'une usine agroalimentaire dans la banlieue de Balagar ?

Dans son regard effaré, quelques lumières d'inquiétude me laissèrent penser que j'étais sur la bonne voie !

— M. Lecœur... M. Lecœur... il ne suffisait pas d'avoir de l'argent, encore fallait-il qu'on disposât d'une main-d'œuvre qualifiée et d'un marché local !

— M. le préfet, pourquoi le taux d'enfants déscolarisés bat-il tous les records dans *votre* circonscription de Balagar ?

Je n'avais aucun chiffre pour prouver ce que je venais de dire, juste une certitude. Le teint de son visage passa du rouge cerise au vert olive. J'avais encore de nombreux clous à enfoncer.

— M. le préfet, pouvez-vous m'expliquer comment vous pouvez prétendre administrer les affaires de la province du Balagar depuis un bureau dans la capitale ?

— M. Lecœur... euh... l'insécurité... les brigands qui descendent de la montagne Noire... tout cela impose de protéger le représentant de l'État... Comprenez-vous ?

Il était temps de lancer l'assaut final :

— M. le préfet, je vous demande de remettre votre démission à M. le ministre de l'Intérieur.

Le plus remarquable avec Georges Pixalion, c'était qu'en toutes circonstances, il conservait son sourire mielleux. Par un imperceptible mouvement des paupières, son visage passa du convivial au menaçant. Il sortit un papier de sa poche :

— M. Lecœur, j'ai là une liste des investissements réalisés par votre père et votre famille dans des paradis fiscaux, en complète opposition avec la législation de notre pays.

— M. le préfet, vous avez raison. Je vous remercie d'attirer mon attention sur cette question. J'ai l'intention de réorienter immédiatement tous ces fonds au profit des infrastructures nécessaires au développement de la province dont vous êtes responsable...

Nous n'en étions plus aux amabilités de circonstances. Le visage de mon interlocuteur s'affaissait, son dos se voûtait un peu plus que d'ordinaire, son regard observait la porte de son bureau comme s'il avait envie de s'échapper. J'avais encore un argument qu'Olympe m'avait fourni.

— M. le préfet, vous venez de vous faire construire une villa hors de prix en bord de mer. Vous piochez dans des fonds publics pour rémunérer votre personnel de maison. Vous utilisez un chauffeur et une voiture de fonction pour tous vos déplacements privés.

Il m'objecta d'un ton misérable la réplique la plus lamentable qu'il trouva au tréfonds de son bagage administratif pourri :

— M. Lecœur, avec votre père, les choses ne se passaient pas comme ça !

— M. Pixalion, mon père est décédé et le ministre attend votre démission. Une amie est actuellement dans son bureau pour lui remettre les preuves de vos malversations. Je ne vous salue pas.

18.

Après avoir jeté le préfet incompétent, je me présentai à l'étude de M^e Igouin.

Le notaire n'avait guère changé d'habitudes et de profil. Sa tête chenue émergeait tout juste d'un monticule de dossiers, qui s'amoncelaient en désordre sur sa table de travail. La légende voulait que grâce à une mémoire inouïe, il retrouvât toujours dans ce fouillis l'information exacte dont il avait besoin.

Son élocution se dégradait. Il parlait à toute vitesse en bafouillant et en bavant fortement. Derrière lui, se tenait encore Hippolyte Khali, son adjoint, le seul capable de comprendre et de traduire le dialecte qu'il éructait.

Je ne pus éviter l'orage verbal qui s'abattit sur ma tête dès que j'apparus dans le champ de vision du notaire. Hippolyte eut l'obligeance de résumer sobrement son intervention liminaire. Il me pria de considérer que M^e Igouin se félicitait vivement de ma libération. Par politesse, je répondis que je le remerciais d'y avoir collaboré. Puis, je passais au sujet qui m'intéressait :

— Maître, vous le savez mieux que moi ! Je suis désormais le seul décisionnaire concernant la fortune léguée par mon père.

L'oreille exercée de l'homme de droit se dressa. Dans son regard bleu ciel, soudain ébahi, je lus qu'il appréhendait fortement la suite de mon discours.

— Maître, je vous demande de réorienter les investissements de ma famille d'une manière conforme à la loi de notre pays. En clair, je veux que les Lecœur en finissent avec l'utilisation des paradis fiscaux.

Je venais – mine de rien – de réussir un nouvel exploit : clouer le bec d'Anthelme Igouin. Le visage creusé et strié du notaire se figea quelques secondes, sa bouche aux lèvres fines laissa échapper quelques éclats de salive. Sa réaction ne fut pas très claire. Quelques mots émergèrent au milieu d'un gargouillis pathétique :

— Les invest... la loi fisc... votre fortune...

Ayant considéré que sa diatribe était suffisamment convaincante, Anthelme Igouin sortit un mouchoir immaculé de sa pochette et épongea longuement son front et son menton. Hippolyte Khali se lança dans la traduction de son propos,

en empruntant un air distingué et légèrement embarrassé :

— M. Lecœur, M^e Igouin vous fait part de son étonnement concernant votre décision. Les investissements de votre père sont judicieux. Il s'était entouré de toutes les précautions nécessaires pour s'assurer que la loi de notre pays était respectée. Les autorités avaient très bien compris l'intérêt d'implanter notre influence dans des économies étrangères en voie de développement rapide.

Anthelme Igouin tentait de reprendre pied dans la réalité que je lui imposais. Il respirait bruyamment. Je craignis qu'il se trouve mal, mais je devais aller jusqu'au bout :

— M^e Igouin, je souhaite également procéder aux deux opérations suivantes. D'abord, je désire racheter la majorité des parts de la Société générale des infrastructures de transport – la SGIT – que je dirigerai personnellement. D'autre part, je tiens à fonder une association de lutte contre la corruption qui sera placée sous la direction d'une amie.

— Vous voulez lutter contre la corruption ?!

Pris par une émotion virulente et subite, le notaire prononça une phrase entière et intelligible. Hippolyte se dispensa de la traduction.

— Oui, maître !

L'homme de loi repartit dans une longue harangue dont je ne saisis pas le moindre mot. Un peu lassé, je fis signe à Hippolyte d'éviter ses commentaires.

— Maître, je dois prendre congé. Évidemment, je compte sur votre diligence. Si je devais constater un manque de célérité dans la mise en œuvre des orientations que je viens de décider, j'attribuerais ce regrettable contretemps à une sorte d'incompétence de votre étude et je devrais donc me tourner vers des offices plus réactifs. Ne me faites pas raccompagner.

* * *

Trois jours après avoir détaillé mes instructions à M^e Igouin, je reçus une visite inattendue. Alors que je travaillais dans le bureau de mon père que j'avais fait mien, Monette m'interrompit. À sa mine consternée, je compris tout de suite

que l'intrus ne lui plaisait pas du tout. J'aurais probablement remonté dans sa confiance si je lui avais demandé de le mettre à la porte.

— Monsieur, un homme souhaite être reçu.

— Faites entrer, Monette !

J'aurais pu être stupéfait par l'apparition qui se présenta, mais quelque chose au fond de mon esprit me disait que je n'en avais pas fini avec lui. Lorsque nos regards se croisèrent, Paul partit d'un grand éclat de rire. Vêtu d'une chemise fleurie et bigarrée, il prit place dans le fauteuil qui me faisait face et s'y vautra sans le moindre respect des convenances :

— Hahaha ! Tu me plais, petit salaud de riche ! On peut dire que tu en as, toi !

— Paul ! Tu comprendras que j'ai des difficultés à te dire que j'ai plaisir à te revoir.

J'aurais dû appeler la police, mais une sorte de curiosité me poussa à poursuivre l'entretien. Subitement, l'Africain abandonna son ton goguenard :

— Écoute-moi bien, Duchnock ! Mes gars ne sont pas loin. S'il m'arrive quoi que ce soit, ils sont prêts à envahir ta baraque et à y mettre le feu !

— Qu'est-ce que tu veux, Paul ?

— J'ai un deal à te proposer !

— Je t'écoute

— Voilà ! Nous vivons dans la montagne Noire, là où tes flics et tes militaires n'osent pas mettre les pieds. Nous sommes beaucoup moins nombreux que ces cons-là s'imaginent : une petite centaine tout au plus, y compris femmes et enfants. Grâce à la rançon de ta libération, nous pouvons manger sans souci pendant un certain temps.

— Et tu crois que nous allons accepter ça...

— Je n'en sais rien et je m'en fous. Je te propose quelque chose de raisonnable : vous nous laissez quitter le pays avec notre butin.

— Pourquoi partiriez-vous ?

— Le climat, mon pote, le climat ! Nos femmes et nos enfants ne peuvent plus

vivre dans le froid ! Nous sommes un peuple migrateur, nous avons l'habitude de bouger. Nous voulons du soleil !

— Et en contrepartie ?

— La contrepartie va de soi, Duchnock : nous vous fichons la paix ! Vous pourrez exploiter tranquillement les ressources et les gens du nord de ton pays !

Le noir finit de nouveau son discours par un rire sonore. Il s'en fallut de peu que je le trouve sympathique. Après tout, nous avons la même démarche : celle de prendre soin de notre peuple. Je lui donnai mon accord en prenant un air sérieux.

De joie, il exécuta encore quelques moulinets de ses grands bras, puis me quitta en m'assurant qu'il me portait de la gratitude et de la considération.

Deux heures plus tard, Monette toqua à la porte de ma chambre.

— Deux personnes souhaitent être reçues, M. Oreste. Elles attendent dans le hall d'entrée.

À son air désespéré, je devinai ses pensées : le standing de la maison était en train de s'effondrer puisqu'on y accueillait n'importe qui.

Je me déplaçai en haut de l'escalier d'honneur. Deux silhouettes patientaient effectivement à son pied. L'une tenait l'autre par la main. Elles levèrent ensemble leur regard vers moi.

Olympe et Vava étaient là. Lumineuses.